

land



N°02 · 12.01.2024 · 71. Jahrgang Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK

Déi ouni de Premier

Le DP post-Gambia et ses nouveaux députés : Un portrait de groupe

„E ganz patente Kärel“

Kein Mitglied der neuen Regierung stand bislang so in der Kritik wie CSV-Innenminister Léon Gloden. Ein Porträt

Le camp du droit

Israël est accusé de génocide devant la Cour internationale de justice. Des propos du Premier ministre interpellent. Au Proche-Orient, le ministre des Affaires étrangères approche les deux camps

WIRTSCHAFT

Abenteuer dritter Pfeiler

Die Regierung will private Altersvorsorgeverträge stärken. Die sind beliebt, aber eine monatliche Rente will daraus kaum noch jemand

FEUILLETON

La maison nomade de Marco Godinho

Artiste de partout et de nulle part, Marco Godinho revient sur ses débuts et ce qui lui importe : le temps et les siens



LEITARTIKEL

Nationaltrainer Mischo

IIII Stéphanie Majerus

Ende Dezember lautet ein beliebter Neujahrsvorsatz: Ab Januar wieder mehr Sport. Wem das Schwimmbad im Januar schließlich zu voll ist, raten Bademeister/innen im März wiederzukommen – dann sind die Vorsätze wieder abgeebbt. Aber vielleicht findet der neugewählte Sportminister einen Weg, mehr Rigorosität ins Trainingsprogramm der Bevölkerung zu bringen. Immerhin ist das Ressort für Georges Mischo als studierter Sportwissenschaftler, ehemaliger Triathlet und freigestellter Sportlehrer kein Trostpriis, sondern Leidenschaft. Das ist ein CSV-Novum. Von 1984 bis 1989 war Marc Fischbach der bislang einzige CSV-Sportminister.

Derweil bilden der Sportunterricht, Sportvereine und Profisport ein blasses Randthema im Politikgeschäft. Laut dem Sportjournalisten Joe Greimer kamen dem Sport letztes Jahr 0,21 Prozent des gesamten Staatshaushaltes zu; 2018 war es fast doppelt so viel. Im Koalitionsabkommen von CSV und DP wird kein konkretes Budget für die kommenden Jahre angegeben. Eine Reihe an Bekenntnissen bleiben allerdings nicht aus: Man wolle die Synergien auf regionaler und interkommunaler Ebene beim Bau von Schwimmbädern und Sportinfrastrukturen stärken; die Weiterbildungen am INAPS aufstocken sowie die Prozeduren für die sportmedizinische Untersuchungen vereinfachen. Und wie alles, was sich auf dem Territorium des Großherzogtums befindet, wird sich ebenso beim Sport gefragt, wie nützlich er für's Nation Branding ist. Die DP-CSV-Koalition urteilt: „Obwohl der Spitzensport das Potenzial besitzt, das nationale Image zu beleben, den Tourismus und die lokale Wirtschaft zu fördern und die Jugend zu inspirieren“, blieben finanzielle und personelle Herausforderungen bestehen. Der Spitzensport ist derweil bereits gut ins neue Jahr gestartet. Die Fußball-Torhüterin Joy Jung wechselte am 3. Januar in die Superleague Belgiens, also in die höchste Spielklasse.

Der Sport von Joy Jung zählt bei Weitem die meisten Lizensierten – nämlich 44 163. Es folgt Tennis mit fast 16 000. Der Fußball verbucht ebenfalls für sich die meisten Arbeitsplätze und somit 37 Prozent aller im Sport bezahlten Jobs. Von den 968 in Sportvereinen beschäftigten Personen sind nur 18 Prozent Frauen und sie machen lediglich 15 Prozent der Profi-Sportler aus. Jeder zweite administrative Posten ist hingegen von einer Frau besetzt. Eine große Herausforderung bleibt nicht nur der Spitzensport, der Politiker von Nation Branding träumen lässt, sondern vor allem der Breitensport, der von Ehrenamtlichen getragen wird. Während der Pandemie hat er einen Mitgliederschwund erlebt und konnte wegen ausfallender Wettkämpfe keine Einnahmen generieren. Zwar waren 2021 immer noch 14 578 Ehrenamtliche in den Vereinen aktiv, die sich im Schnitt 76 Stunden pro Jahr einbrachten. Doch in Zeiten, in denen viele lieber über Social-Media einem scheinbar ortlosen Dasein nachgehen, statt Kärnerarbeiten auf Lokalebene, bleibt der Zspruch prekär.

Aus der Opposition heraus schlug Georges Mischo deshalb letztes Jahr vor, steuerliche Vorteile für Menschen einzuführen, „die sich intensiv ehrenamtlich engagieren“. Im Koalitionsabkommen wird zudem angedacht, Sportverbänden, Altenheimen und Bildungseinrichtungen mehr qualifiziertes Personal zur Verfügung zu stellen. An Synergien zwischen diesen Akteuren wurde noch nicht gedacht: Die Maison Relais haben aufgrund ihrer zerfurchten Arbeitszeiten Probleme, Personal zu rekrutieren, Sportvereine im ländlichen Raum haben Nachwuchsprobleme und viele ältere Menschen fühlen sich einsam. Warum nicht ältere Menschen, Vereine und Betreuungseinrichtungen zusammenbringen? ●



Politik

Déi ouni de Premier

IIII Bernard Thomas

Le DP post-Gambia et ses nouveaux députés : Un portrait de groupe



Le DP fête sa drôle
de victoire électorale
au Chouc, le 8 octobre

Un couple se hâte vers la porte d'entrée : « Oulala, méi wéi Déi Gréng ! » Le Melusina est plein à craquer ce mercredi soir pour le Pot du nouvel an du DP. À l'intérieur, les ministres, députés et conseillers libéraux se pressent. Même Pierre Gramegna a fait le déplacement. L'ancien ministre des Finances se tient fièrement en première rangée. Le DP s'est maintenu au pouvoir, mais il a perdu de son cachet. Les libéraux ne sont plus « déi mam Premier ». Dorénavant ministre des Affaires étrangères, Xavier Bettel est en Israël et en Palestine pour « ganz wichtig Gesprécher », l'excuse Carole Hartmann. La secrétaire générale se lance ensuite dans un discours de motivation et d'autocongratulation : 2023 aurait été « une année bleue », « un bon cru ». « 'No bei dir' huet gepasst wéi d'Fauscht op d'A ! », se félicite à son tour le président du parti, Lex Delles. Puis de s'ériger en gardien du bilan des deux dernières coalitions : « Wann elo iergendeen erwaart, ech géif déi lescht zéng Joer schlecht rieden, deen huet sech geiert... » C'est après à Charles Goerens, l'éternel *Spätzekandidat* aux européennes, de se hisser sur l'estrade. Avec une gravitas toute junckérienne, il disserte sur la guerre en Ukraine (sans mentionner celle à Gaza).

Luc Frieden semble avoir renvoyé à Hambourg ses conseillers en com'. Le script du « neie Luc » arrivé à sa fin, l'ancien Frieden réapparaît. Sa prétention de gérer le gouvernement comme un « directeur général d'une entreprise » fait grincer des dents au DP. La mémoire du fiasco de 2004 y reste vive. Ce fut le pire moment dans la carrière politique de la génération Grethen-Polfer. Il n'aura fallu qu'une législature à Jean-Claude Juncker pour écraser son coalitionnaire : Le DP passait de 22,35 à 16,05

pour cent, et perdait cinq de ses députés. Vingt ans plus tard, le DP garde une conscience aiguë du risque que comporte le statut de « partenaire junior » du CSV.

Le DP craint la résurgence de l'ancienne hégémonie. La tâche de démarquage incombera naturellement aux députés plutôt qu'aux ministres, même si c'est le plus junior parmi ces derniers, Eric Thill, qui a eu l'honneur de tirer le premier coup de semonce (pages 8 et 24). Au sein de la fraction libérale, c'est la députée-maire d'Echternach, Carole Hartmann, qui s'impose comme la nouvelle femme forte. En interne, elle a déjà fait savoir quelle s'y voyait « dans un nouveau rôle ». Luc Frieden a estimé sur *RTL-Télé* que la lutte contre le réchauffement climatique serait « un projet à moyen et à long terme » (contrairement aux impératifs économiques), et qu'il fallait approcher la question « e bëssi manner verkrampft ». Que lui inspirent ces déclarations ? Hartmann reste diplomate : Il serait « très important de prendre très au sérieux » la question climatique. Et de pointer « une certaine continuité » entre le nouvel accord de coalition et la politique de l'ancien gouvernement. Le chef officiel de la fraction libérale, Gilles Baum, se voit surtout comme « un relais » entre les anciens et les nouveaux députés. L'ancien instituteur préfère ne pas commenter la sortie du Premier : « Ech si net deen, deen all Wuert vum Luc Frieden op d'Woleet ». Le président de la Jeunesse démocrate et libérale (JDL), Michael Agostini, ose une pique timide : « Keen bei ons an der JDL fénnt déi Ausso prickelnd ».

Le chef de cabinet au ministère d'État, Jeff Feller, avait conçu le rôle de « Klima-Premier » pour Xavier Bettel qui arrivait

à l'incarner de manière plus ou moins crédible. Le sujet ne semble plus être une priorité. Ce mercredi, Lex Delles n'y a que brièvement fait allusion, en ressasant l'élément de langage « mat de Leit, net géint Leit ». Luc Emering, un agriculteur de 28 ans habitant Sprinkange (Dippach), est supposé suivre le dossier à la Chambre. Face au *Wort*, il loue les actions de blocage des paysans allemands, qu'il distingue de ceux des militants écologistes : « Klimakleber sind junge Menschen, die teils in die Schule gehen oder auf der Uni studieren. Menschen, die also noch nicht mal ein Jahr in ihrem Leben gearbeitet haben und arbeitende Menschen auf dem Weg zur Arbeit blockieren. » Luc Emering vient de reprendre la ferme familiale que son père avait convertie en bio en 1999. Le jeune agriculteur parle comme un vieux libéral. Dans une vidéo postée sur Facebook, il se désigne comme « mëttelstänneg Mensch, dee matt ville Saachen ee Probleem huet », à commencer avec ces jeunes fraîchement diplômés « déi wëllen dem Patronat erklären, wéi ee Betrib funktionéiert ». Emering, lui, se compte parmi les gens « déi mueres opsti fir ze schaffen, déi den aneren Dag rëm opsti fir rëm ze schaffen ». La semaine de 35 heures est son épouvantail.

« J'ai travaillé quatorze heures par jour, y inclus pendant les vacances. Quelqu'un qui travaille beaucoup doit également beaucoup gagner », dit Barbara Agostino au *Land*. Dans une interview accordée en 2022 à *Paperjam*, elle se rêvait déjà en future ministre de l'Éducation. Élue à la Chambre, elle se retrouve à en présider la commission de l'Éducation nationale, de l'Enfance et de la Jeunesse. À partir de 2011, cette *self-made woman* a monté un réseau de 21 crèches privées (« 400 salariés, sans RH », précise-t-elle), qu'elle a vendues en 2019 à People & Baby, un groupe français régulièrement épinglé dans la presse française (le plus récemment dans le livre-enquête *Babyzness* paru en septembre). Agostino n'aime pas le terme crèche « commerciale » qu'elle trouve « péjoratif » : « Sinon on devrait également parler d'un hôpital commercial au Kirchberg ». En 2022, elle se réinvente en foraine, et reprend le restaurant Kugener.

Barbara Agostino a beaucoup investi dans l'immobilier. En témoigne sa « déclaration des intérêts financiers » publiée sur le site de la Chambre : deux locaux commerciaux en Ville, un autre à Merttert, des bureaux et un bar (l'ancien Marx) à Hollerich, ainsi que des maisons hébergeant des crèches à Tuntange et à Beckerich. Face au *Land*, elle précise que ce relevé reste incomplet, puisqu'il ne détaille que les biens détenus via des sociétés et non ceux qu'elle possède en nom propre. « Pour loger les crèches, j'ai acheté des maisons sans faire de montages [fiscaux], à l'inverse de beaucoup de mes concurrents. Je dis toujours : 'Quelqu'un qui gagne beaucoup doit aussi payer beaucoup d'impôts' ».

Barbara Agostino et Gérard Schockmel revendiquent une indépendance et un franc-parler qui les rendent imprévisibles, donc politiquement dangereux

L'ancienne joueuse nationale de football (et nouvelle présidente de l'Union Titus Pétange) cultive un franc-parler et revendique son « authenticité » rodangeoise. Interrogée sur *RTL-Radio* si elle ne se disputait pas trop sur la politique avec son épouse, l'eurodéputée verte Tilly Metz, Agostino répondait : « Da soen ech lech wat ech och dem Grand-Duc gesot hu viru véier Joer : Wa mir bis horizontal leien, gëtt net méi iwwer Politik geschwat. » Au *Land*, elle relate la réaction grande-ducale : « Hien huet sech futti gelaacht ».

Patrick Goldschmidt figure comme le successeur officieux au trône du Knuedler. Il s'agit d'une étiquette ingrate. D'autant plus qu'il semble improbable que Lydie Polfer lui cède sa place en cours de mandat. Son résultat aux législatives était décevant : L'échevin de la Mobilité en Ville se classa loin derrière sa rivale interne (et petite-cousine) Corinne Cahen qui a pris la présidence de la commission parlementaire de la Mobilité. Yuriko-Corinne-Lydie : C'est dans ce triangle entre la ministre Backes, la députée Cahen et la maire Polfer que se décidera le futur tracé du tram, notamment son passage par l'avenue de la Porte Neuve, actuellement boycotté par le Stater DP.

Patrick Goldschmidt a commencé sa carrière en 1993 chez KPMG, dont il intégrera le département fiscalité, soumettant des rulings à Marius Kohl *himself*. En 2005, il quitte le Big Four, et crée sa propre fiduciaire. Goldschmidt peut emmener un ancien client, à savoir Heerema, un groupe néerlandais spécialisé dans la construction de plateformes pétrolières. Sur sa déclaration des intérêts financiers, le député néophyte indique toucher « 100 001 à 200 000 euros » de revenus de la part de Heerema holding et de sa nuée de Soparfis luxembourgeoises. (Quant à sa firme Goldschmidt & Associates, elle assurait des revenus dépassant les 200 000 euros.)

Gérard Schockmel, « médecin salarié » aux Hôpitaux Robert Schuman, coche également la case « > 200 000 euros » dans le champ « activités du député avant son entrée en fonction ».

Un revenu qui retombe dans la catégorie « 100 000 à 200 000 euros » depuis qu'il est député. (Il se retrouve donc dans la même catégorie de revenu que Corinne Cahen en tant que « salariée » de Chaussures Léon.) Redoutable machine à gagner des élections, le DP a un sacré flair pour les candidats attrape-voix. En 2023, une star tennistique et une star pandémique ont réussi leur percée. Alors qu'au lendemain des élections, Mandy Minella faisait profil bas en attendant qu'un siège se libère (*d'Land* du 10 novembre 2023), Gérard Schockmel (élu directement) avait manifestement mal compris la place qui allait être la sienne. L'infectiologue réclamait illico le poste de ministre de la Santé, et ceci publiquement. Un acte désespéré qui finissait par le mettre irrévocablement hors-jeu.

Fin novembre, il n'avait toujours pas digéré sa frustration. « Viele Menschen hatten große Erwartungen, dass ich Gesundheitsminister werde », se plaignait-il au *Wort*. Et de mettre en doute « la légitimité démocratique » de Martine Deprez. Il promet pourtant de rester les cinq ans au Parlement où il préside la commission de l'Enseignement supérieur. (Il cessera ses activités cliniques au courant de ce mois.) Le sexagénaire Schockmel n'a plus rien à perdre. Comme Barbara Agostino, il revendique une indépendance qui le rend imprévisible, et donc politiquement dangereux.

« Ech hu matt deem neie Luc déi lescht fënnf Wochen d'Chance gehat, een Koalitionsaccord fir d'Land auszeschaffen. Ech hunn ee Partner fonnt... ee Vertrauenspartner », disait un Xavier Bettel visiblement ému lors de la passation des pouvoirs au ministère d'État, le 17 novembre. Ce lundi sur *RTL-Radio*, « Xav' » a été atypiquement sobre, estimant que la collaboration avec Frieden se passait « tipptopp ». Il n'a jamais vraiment caché que sa préférence allait à une troisième édition de la coalition libérale. Si le DP, le LSAP et Déi Gréng avaient réuni 31 sièges, il aurait rempli. Mais cela n'aurait pas été évident. En interne, la pression montait. La perspective d'un « Gambia III » avec un LSAP renforcé épouvantait la frange *wirtschafts-liberal* du DP, qui prenait au sérieux les promesses socialistes d'augmentation des taux marginaux et de réduction du temps de travail, même si Paulette Lenert y donnait un spin très soft. La lutte entre les *Spëtzekandidaten* libérale et socialiste pour le poste de Premier n'arrangeait rien. Bettel avait débuté sa campagne à gauche, il la termina à droite.

Il devait également composer avec le Stater DP qui constitue une république autonome au sein du parti. Le conseil échevinal de la Ville était le laboratoire de la coalition libérale de 2013. Il se transformera en antichambre de la réaction de 2023. (Aujourd'hui, les sept échevins se retrouvent au grand complet au Parlement.) La majorité bleue-noire était entrée en conflit ouvert avec pas moins de trois ministres : Sam Tanson (sur les

Wimmelbild libéral, ce mercredi soir au Melu



vigiles privés), Henri Kox (sur la police communale) et Taina Bofferding (sur la mendicité). « Den Unmut ass geklomm », résume Simone Beissel, fidèle lieutenant de Polfer. En amont des législatives, la maire de la capitale avait été la seule à plaider ouvertement pour une coalition Frieden-Bettel. Son calcul fut validé. Lydie Polfer se retrouve de nouveau au centre du jeu politique. Ironiquement, c’est elle que Luc Frieden avait rencontrée en 1993 pour sonder ses opportunités de carrière au sein du DP.

Le soir des élections, toutes les spéculations tactiques s’effacèrent devant l’évidence arithmétique. « Alternativlos » : tel est le mot qu’on entend le plus souvent dans ce contexte parmi les libéraux. L’implosion des Verts a scellé le sort du Bloc des gauches 2.0. En politique, Xavier Bettel est peu sentimental. Que ce soit contre Helmingen en 2011 ou contre Juncker en 2013, il fait preuve d’un instinct du pouvoir surdéveloppé. Les libéraux auront très vite fait le deuil de Gambia. Face au *Quotidien*, Gilles Baum a concédé « une petite pointe de nostalgie », un sentiment qu’on éprouve généralement pour des temps devenus très lointains.

Le DP sait s’adapter. Depuis 2009, il a purgé son programme des éléments les plus agressivement néolibéraux, tandis que Xavier Bettel a tenté de se donner un profil « sozial-liberal ». (En 1971, Gaston Thorn avait revendiqué le qualificatif, aujourd’hui impensable, de « Lénkspartei ».) Or, l’ancien Premier est également un fan de longue date de la comparution immédiate et un critique régulier de l’État social comme « eng Couche fir drop ze pennen ». (Le programme électoral de 2023 voulait ainsi redéfinir les « Zumutbarkeitsgrenzen » pour les demandeurs d’emploi.) Les libéraux luxembourgeois sont-ils de gauche ou de droite ? Les catégories de science politique se révèlent largement inopérantes pour analyser le DP. Le clientélisme lui tient lieu d’idéologie, le pragmatisme de conviction.

Le 10 juin 1979, le Luxembourg était submergé par une « vague rétro », constatait quelques jours plus tard le *Land*, encore sous le choc. Le DP et le CSV étaient sortis vainqueurs des élections. Quelques mois plus tard, un Gaston Thorn boudeur prenait la fuite vers Bruxelles, s’échappant de ce qu’il désignera plus tard de « mariage forcé » avec le CSV. Xavier Bettel assure, lui, vouloir rester. « Ech si wierklech net Demandeur », affirme-t-il ce lundi sur *RTL-Radio* à propos de la course à la présidence du Conseil européen qui vient de souvrir. Bettel est étonnamment clair : Son souhait (et celui de son mari) serait de rester au Luxembourg. « À moins qu’il y ait une crise institutionnelle », ajoute-t-il, se référant au scénario – peu probable – que le poste finisse par aller à Viktor Orbán. (S’il restait vacant, il irait temporairement au dirigeant dont le pays assure la présidence semestrielle.)

Il faudra donc probablement compter avec Xavier Bettel pour 2028. Le poste de ministre des Affaires étrangères lui donne une grande marge de manœuvre, lui permettant de ne pas trop se mêler de dossiers nationaux, tout en se profilant sur la scène internationale. Lex Delles se trouve coincé dans le rôle de l’héritier apparent. L’ancien bourgmestre de Mondorf-les Bains est resté politiquement inodore et incolore ; ses discours sont aussi plats qu’un trottoir. Il a intégré le paradigme polférien selon lequel, pour survivre en politique, il ne faut surtout pas faire de fautes. Delles aura eu droit au ministère de l’Économie, le prix de consolation traditionnel de l’État CSV. La technocrate Yuriko Backes se retrouve avec un portefeuille ministériel disparate. Sa communication officielle a jusqu’ici principalement porté sur l’Armée, et très peu sur le ressort de la Mobilité sur lequel le programme de coalition reste hyper-générique. En vieux renard (et ancien pourfendeur du « CSV-Staat »), Claude Meisch continue à jouer un rôle, mais il est électoralement affaibli. Faute de candidats, il se retrouve en plus avec le ministère du Logement, que tous savent toxique.

Les négociations de coalition devraient être menées « seriö a zügeg », déclarait Luc Frieden au lendemain des élections, ajoutant que cela correspondrait aux souhaits du Grand-Duc. Le CSV tablait initialement sur un accord générique et court, dans l’espoir de garder les coudées franches, une fois ses ministres installés dans les ressorts-clefs. Les libéraux poussaient à fixer un maximum de détails, par peur de finir écrasés en cours de mandat. Sur les sujets économiques et fiscaux, les similitudes entre les deux programmes électoraux crevaient les yeux ; c’étaient justement ceux qui dominaient cette campagne électorale. Mais le DP a également réussi à défendre son bilan dans l’éducation et la famille, deux de ses ressorts stratégiques. Que le CSV ait laissé à Claude Meisch l’Éducation nationale est peu étonnant : Juncker considérait ce ministère comme électoralement casse-cou, et il le laissait volontiers au coalitionnaire. Que le CSV ait laissé la Famille aux libéraux constitue par contre une rupture historique. On pourrait y voir la preuve que, munis du know-how que confèrent dix ans au pouvoir, les libéraux ont bien négocié. Ou le signe que Luc Frieden communit plus avec les Big Four qu’avec la Sainte Trinité. ●



« Mëttelstännege Mënsch » : le néo-député Luc Emering, en amont du comité directeur du DP validant l'accord de coalition



B L O G

POLITIK

„Soziale Apartheid“

Mit sehr scharfen Worten zog LCGB-Präsident Patrick Dury am Mittwoch beim Neujahrsempfang der christlichen Gewerkschaft gegen die von CSV-Sozialministerin Martine Deprez bisher gemachten Aussagen zum Rentensystem zu Felde. „Menschen, die im Privatsektor mehr als den Mindestlohn verdienen, sollen sich nun privat versichern.“ Dagegen sei die „1. Klasse“ für den öffentlichen Dienst vorgesehen, „was hier versucht wird, ist soziale Aprtheid vom Feinsten“. Zu vermuten ist, dass Dury sich nicht derart geäußert hätte, wenn am 12. März keine Sozialwahlen stattfänden. Zwar wird die Frage nach dem Verhältnis der Renten im öffentlichen Dienst und im Privatsektor eine spannende sein, falls sich eine Reform konkretisiert. Doch dass Deprez dafür plädiert hätte, das im Privatsektor geltende System bis auf „karitative Elemente, wie eine Grundrente“, abbauen zu wollen, trifft

nicht zu. Allerdings muss sie damit rechnen, dass ihr wegen der Renten immer mehr Wind entgegenbläst, je näher die Sozialwahlen heranrücken. Dem *Land* hatte sie dazu vergangene Woche erklärt, das Rententhema bis nach den Sozialwahlen oder sogar bis nach den Europawahlen im Juni aufzuschieben, sei für sie keine Option gewesen. Es handle sich um ihr politisch „schwierigstes Dossier. Warte ich, um damit herauszukommen, nehmen die Schwierigkeiten für mich nur noch zu“. ^{PF}

Alles daransetzen...

Die Arbeitsgruppe des Wirtschafts- und Sozialrats (WSR), die schon der frühere LSAP-Sozialminister Claude Haagen um eine Stellungnahme zum letzten Rentenbericht der Generalinspektion der Sozialversicherung gebeten hatte, werde „alles daran setzen“, die Stellungnahme zu liefern, wie das *Land* vom WSR erfuhr. Auch wenn im traditionell sehr auf Konsens bedachten WSR ein solcher zwischen Patronat und

Gewerkschaften zu den Renten schwer zu haben sein wird. Was die Stellungnahme dann vielleicht widerspiegelt. Dass sie vor den Sommerferien vorliegen wird, wie Medien berichtet hatten, lasse sich „nicht garantieren“. ^{PF}

PERSONALIE

Pit Bouché,

Koordinator des Parteisekretariats und Wahlkampfmanager der Grünen, wird Anfang Februar Regierungsrat im Justizministerium. Nach der Regierungsbildung hat die neue Justizministerin Elisabeth Margue (CSV) den 39-jährigen Politologen als ihren politischen Berater und Beauftragten für Öffentlichkeitsarbeit abgeworben. Ganz überraschend kommt der Wechsel nicht, denn Bouché ist eigentlich ein CSV-Mann. Mit 17 Jahren trat er der CSJ bei, mit 18 wurde er in den Nationalvorstand gewählt, von 2015 bis 2020 war er Sekretär der *Stater* CSV-Sektion. Bevor die Grünen ihn 2020 einstellten, war er acht Jahre als politischer Berater und Verwaltungsmitarbeiter der CSV tätig, davor arbeitete er vier Jahre als Freelance-Journalist für das *Wort*. Bouché galt als Vertrauter von Serge Wilmes. Als der 2019 die Kampfabstimmung gegen Frank Engel um das Amt des Parteipräsidenten verlor, kündigte Bouché bei der CSV und trat anschließend auch aus der Partei aus. Seitdem ist er parteilos. Als Vorsitzender des Verwaltungsrats von Caritas Accueil et Solidarité und Verwaltungsratsmitglied der Caritas Stiftung ist Pit Bouché auch zivilgesellschaftlich engagiert. ^{LL}

MOBILITÄT

Weißer Streifen, grüner Rand

Am gestrigen Donnerstag wurde im parlamentarischen Transportausschuss über die Erweiterung der Tram gesprochen. Den Gesetzentwurf zur Finanzierung der beiden neuen Abschnitte zwischen der Roten Brücke und Kirchberg-Laangfur, entlang dem Boulevard Konrad Adenauer, und zwischen dem Hauptbahnhof und Hollerich hatte im Juni 2023 der damalige Mobilitätsminister François Bausch (Grüne) der eingereicht. Die Kirchberg-Linie wird 2,3 Kilometer lang sein und drei Haltestellen haben, die nach 1,1 Kilometer und zwei Haltstellen. Debattiert wurde auch über die altbekannte Frage, warum eine zweite Linie auf den Kirchberg nötig ist; Verantwortliche von Luxtram teilten den

Abgeordneten mit, zu häufiges Umsteigen bremse die Nutzung öffentlicher Transportmittel. Ende Februar soll über die Finanzierung abgestimmt werden. Der Staat beteiligt sich an dem 135-Millionen-Projekt mit 90 Millionen Euro, die Hauptstadt trägt den Rest. Im Mai sind übrigens erste Testfahrten zwischen dem Bonneweger Lyzeum und dem Stadion geplant, zurzeit wird in Howald noch gebaut (Foto: sb). Mitte des Jahres wird dieser Abschnitt in Betrieb gehen. ^{SP}

Kein SUV

„Den Autosfestival ass eng gutt Lëtzebuerger Traditioun“, konnte man am Donnerstag bei einer Pressekonferenz von Fedamo und SNCA hören. Dort wurden auch die Entwicklungen des Automarkts im vergangenen Jahres erläutert: 135 146 Fahrzeuge (von PKW bis Bus) wurden immatrikuliert.

Das sind sechs Prozent mehr als im Jahr 2022 – ein Jahr in dem jedoch aufgrund von Lieferengpässen verhältnismäßig wenige Fahrzeuge angemeldet wurden. Spektakulär ist der Fall des Diesel-Motors: Vor zehn Jahren waren 72 Prozent aller Neuanmeldungen dieselmotoren, heute nur noch 15 Prozent. Das Aufkommen der Elektro-Antriebs gleicht den Diesel-Abstieg allerdings nicht aus; die Verkaufszahlen von E-Autos nehmen nur langsam zu, mittlerweile umfassen sie fünf Prozent des gesamten Fuhrparks. SUV werden von einigen als Straßenpanzer verschmäht, von andern als Schutzschild gelobt – von der SNCA als eigene Kategorie nicht erfasst. „SUV ist ein Marketing-Begriff“, erläuterte Manuel Rugio am Donnerstag. Seine Behörde teilt Autos in Karosserie-Formate ein, dabei machen „Breaks“ 42 Prozent der Neuanmeldungen aus. SM



|||||

Le Wort perdant de l'étude média interdite

|||| Pierre Sorlut

L'étude Plurimédia n'a pas paru en septembre dernier. Les éditeurs, qui la financent, ont pré-texté des problèmes méthodologiques pour mettre fin à cet unique outil d'évaluation de la consommation médiatique au Luxembourg (*d'Land*, 6.10.2023). Mais l'étude 2023 a bien été réalisée par Ilres. IP/CLIT-UFA (RTL), Mediahuis (*Luxemburger Wort*, *Télécran*, *Contacto*) et Editpress (*Tageblatt*, *Le Quotidien* et *L'Essentiel*), qui honorent chacun trente pour cent de la facture, ont décidé de ne pas en valider les résultats. L'État, qui apporte les dix pour cent restants, s'est abstenu. (Les éditeurs ont conçu l'étude en 1982, pour justifier l'intérêt de la publicité auprès des annonceurs. L'État la co-finance au titre de suivi de la politique médiatique.)

Sollicités par le *Land* en octobre, les éditeurs n'ont pas communiqué l'étude. Le Service des

médias, de la Connectivité et de la Politique numérique (SMC) s'est, là aussi, abstenu, mais il a transféré la demande à la Commission d'accès aux documents, créée dans le cadre de la loi Transparence de 2018. L'instance consultative présidée par le magistrat Pierre Calmes lui a réservé une réponse positive. Les éditeurs ont donc transmis le « chiffres non validés » des deux études de mesure d'audience pour 2023 en insistant : « Les résultats n'ont pas obtenu l'aval du comité technique et ne sont donc pas représentatifs pour les commanditaires. »

Communiqués au *Land* cette semaine, lesdits résultats du premier volet normalement publiés au mois de mars (issus de sondages réalisés en deux sessions, de février à juin 2022, et de septembre 2022 à février 2023)

révèlent la poursuite de la baisse tendancielle (depuis deux décennies) de la consommation médiatique. Les chiffres qui devaient être publiés en septembre (qui incluaient une enquête menée de février à juin 2023, en sus de celle opérée l'hiver précédent) laissent croire à un « effet Waljoer ». Certaines progressions sont spectaculaires. *L'Essentiel* passe de 16,1 pour cent de la population (de plus de quinze ans) touchée (nombre de lecteurs par jour) à 18,1 pour cent (de 87 600 à 100 900 lecteurs selon l'extrapolation d'Ilres). *Tageblatt* passe de 4,4 à six pour cent, augmentant son lectorat de cinquante pour cent. *Le Quotidien*, autre publication eschoise, double carrément son nombre de lecteurs, de 11 900 à 25 700 (2,2 à 4,6 pour cent). La *Zeitung vum Lëtzebuerger Vollek* décroche la timbale parmi les quotidiens avec un quasi-quadruplement de

son lectorat, de 1 800 à 6 600 (de 0,3 à 1,2 pour cent). Mais le *Wort*, premier journal imprimé depuis des décennies, continue de marquer le pas, reculant de 20,5 à 20,1 pour cent de lecteurs quotidiens (avec une légère augmentation toutefois en nombre absolu, de 111 400 à 111 900 lecteurs). Idem, pour *RTL*. Bien qu'hégémonique ou presque dans l'audio-visuel, la marque y accuse un recul (*rtl.lu* a toutefois gagné des lecteurs sur l'année passant de 33 à 37 pour cent de lecteurs quotidiens). Les hebdomadaires ont également connu leur heure de gloire dans ce Plurimédia 2023 interdit. *Telecran* (Mediahuis), *Revue* (Editpress) et *Contacto* progressent significativement. Le *Land* aussi, passant de 2,7 à 4,1 pour cent de lecteurs (10 100 à 22 700) par semaine. Trop beau pour être vrai ? ●



„Wann eng Demokratie ugegraff gëtt...“. Premier Luc Frieden (CSV) in seinem RTL-Neujahrsinterview



ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Kolonialkrieg

Soll die israelische Armee weiter Gaza bombardieren? Bis kein Stein mehr auf dem anderen liegt? Soll sie weitere Zehntausende Zivilisten töten? Die Meinungen in der Regierung gehen auseinander.

CSV-Premier Luc Frieden ist gnadenlos. Schließlich „verbidden ech mer total, ze jugéieren, wéini ee muss ophale mat reagéieren oder net“ (RTL, 1.1.). DP-Außenminister Xavier Bettel zweifelt. In einem Krieg „muss och eng Proportionalitéit do sinn. Sinn zwee Méint derno nach eng Proportionalitéit do?“ Fragt er das Parlament (19.12.).

Disproportionalität heißt in der israelischen Armee Dahiya-Doktrin. Das schert Luc Frieden wenig: „Wann eng Demokratie ugegraff gëtt, muss eng Demokratie – och am Respekt vum internationale Recht – sech och verteidegen.“ Er erklärt sich: „D’Ukrain ass attackéiert gi vu Russland, Israel ass attackéiert gi vum Hamas.“

Der Premier gibt sich kurzsichtig. Das Töten begann nicht am 7. Oktober. Als Hamas-Kämpfer aus dem Gaza-Gefängnis ausbrachen. Ihr Terror, der Gegenterror der israelischen Armee sind Episoden eines Kolonialkriegs. Er begann 1936 mit dem Aufstand arabischer Bauern gegen die britische Kolonialverwaltung, gegen jüdische Siedler. Die die Fellachen mit Geld und Waffen von ihrem Land vertrieben.

In der Nakba mussten Hunderttausende eingesessene Bauern ihre Lebensgrundlage aufgeben. Damit jüdische Kolonisten ein neues Leben beginnen konnten. Als andere Staaten sich weigerten, die Überlebenden der deutschen Konzentrationslager aufzunehmen.

Am 15. März 1945 verbot die CSV/LSAP-Regierung ihren Auslandsvertretern, „de prendre en considération les passeports pour étrangers et les passeports Nansen [...] ainsi que les cartes d’identité délivrées par le ministère de la Justice“.

Die Vertreibung hat nicht aufgehört. Die ehemalige Außenministerin Lydie Polfer besuchte Gaza. Sie erzählte dem Parlament am 17. Dezember 2014: „Dat ass effektiv e Prisong ënner oppenem Himmel, an d’Konditiounen, wéi d’Leit do musse liewen, sinn onerträglech.“ Ihr Nachfolger Jean Asselborn pflichtete bei: „Et kann ee keng 1,7 Milliounen Leit ouni Hoffnung, dacks a grousser Aarmut an a Verzweiflung, aspären an erwaarden, dass se sech friddlech verhalten.“ Hinzu komme „eng aggressiv Siedlungspolitik op Territoiren, déi engem net gehéieren“.

Kolonialkriege sind asymmetrische Kriege. In diesem Fall zwischen einer Atommacht und einer Guerrilla. Asymmetrische Kriege sind besonders grausam: Hamas-Kämpfer brachten am 7. Oktober 1 200 Männer, Frauen, Kleinkinder und Greisinnen um, entführten 250 Geiseln. Der Kolonisierte, so Franz Fanon, „est toujours prêt à abandonner son rôle de gibier pour prendre celui de chasseur. Le colonisé est un persécuté qui rêve en permanence de devenir persécuteur“ (Les Damnés de la terre, S. 41).

Seither bombardiert die israelische Armee Wohngebiete, Schulen, Krankenhäuser in Gaza, behindert die Versorgung mit Trinkwasser, Lebensmitteln, Medikamenten, Benzin. Sie tötete bisher 23 000 Menschen, verletzte 60 000.

Dank Waffenlieferungen und UN-Vetos der USA macht die israelische Armee Gaza unbewohnbar. Das Kolonialregime verzichtet auf den gebundenen Absatzmarkt, auf die rechtlosen, billigen Grenzpendler. Im Schutz der Armee überfallen Wehrbauern im Westjordanland Dörfer der Fellachen. Der Augenblick scheint günstig. Um die 1967 begonnene Eroberung abzuschließen.

In Jerusalem berufen sich Minister auf die Bibel als Kataster. Sie versprechen eine zweite Nakba: Sie möchten die Bewohner Gazas in die Sinai-Wüste jagen. Oder nach Afrika umsiedeln. Kooperationsminister Bettel würde sicher humanitäre Hilfe leisten.

Bettel versicherte dem Parlament: „Déi eenzeg Solutioun ass, Här President, en Zweek-Staate-System.“ Der Außenminister gibt sich kurzsichtig. Er möchte die Schaffung vollendeter Tatsachen nicht sehen. „Entre la violence coloniale et la violence pacifique dans laquelle baigne le monde contemporain il y a une sorte de correspondance complice, une homogénéité“ (Fanon, S. 60). ● ROMAIN HILGERT



„Ech sinn e ganz patente Kärel“

IIII Luc Laboulle

Kein Mitglied der neuen Regierung stand bislang so in der Kritik wie CSV-Innenminister Léon Gloden. Ein Porträt

Mäi Wéngert Léon Glodens Büro im Innenministerium in der Rue Beaumont ist am späten Montagnachmittag fast leer. Die Regale, das Pult und der Glastisch mit Stühlen stammen noch von seiner Vorgängerin, genau wie die beiden den Klimawandel thematisierenden Kunstwerke an der Wand – *Luxembeach* und *Paradise Lost* des Minetter Künstlers Serge Ecker. Die Bilder gehen bald zurück an das Kulturministerium, das sie Taina Bofferding (LSAP) nur geliehen hatte. Léon Gloden (CSV), dunkelblauer Nadelstreifenanzug mit hellblauem Nadelstreifenhemd, hat seine eigene Dekoration mitgebracht. Auf einer Kommode liegt ein Triptychon des 2017 verstorbenen *Miseler* Malers Nico Hienckes: „Déi hat ech mer extra maache gelooss, wéi ech 2007 Associé gi si bei Elvinger Hoss Prussen“, erzählt er dem *Land*. Die drei Bilder zeigen jeweils die Wellen der Mosel, ein altes Testament und ein Notenblatt des Lieds *Mäi Wéngert* des erkonservativen und während der Besatzungszeit als „deutschfreundlich“ geltenden Moseldichters Nikolaus Hein, die der Künstler mit Rost überzogen hat – Hienkes’ Markenzeichen.

Auch personell hat der neue Innenminister bereits für klare Verhältnisse gesorgt. Als Ersten Regierungsrat und „Kabinettsdirektor“ hat Léon Gloden Steff Schaeler berufen. Schaeler ist langjähriges CSV-Mitglied und war, wie Gloden, einst Teil des Cercle Joseph Bech. Von 2007 bis 2013 war er Präsident des konservativen Lobbyvereins Famill 2000 - Ligue luxembourgeoise pour la reconnaissance du travail au foyer, der sich gegen die „Einkasernierung“ von Kindern in Betreuungsstrukturen und die „steuerliche Diskriminierung von verheirateten Paaren mit Kindern“ einsetzte. Bevor er sich als Berater im Bereich Abfallwirtschaft selbständig machte, war Schaeler 22 Jahre Direktor des interkommunalen Abfallsyndikats der Gemeinden aus der Region Grevenmacher, Remich, Echternach (Sigre) und 18 Jahre Sekretär des von Bürgermeister Léon Gloden präsidierten interkommunalen Syndikats Siaeg, das die Aktivitätszonen Potaschberg und Port de Mertert verwaltet.

Zum neuen Regierungsrat und PR-Beauftragten im Innenministerium hat Gloden Claude Feyereisen ernannt. Der 47-Jährige war bis vor einigen Wochen noch politischer Berater der CSV und Stellvertreter von Fraktionssekretär Ady Richard. Davor war er Lokalchef beim *Wort*, bevor er 2017 nach dem vom damaligen Saint-Paul-Präsidenten Luc Frieden erzwungenen Weggang von Jean-Lou Siweck neben Marc Schlammes stellvertretender *Wort*-Chefredakteur unter Friedens Nachbar Roland Arens wurde. Als Mediahuis das Verlagshaus übernahm und nur noch einen einzigen Chefredakteur wollte, Feyereisen aber die Leitung der Lokalredaktion anbot, lehnte dieser ab und wechselte zur CSV.

Die von Taina Bofferding im Innenministerium eingestellten Öffentlichkeitsbeauftragten Eric Ewald und Nathalie Schmit haben sich schon neue Jobs gesucht. Der parteilose Ewald – ehemaliger *RTL*-Journalist – wechselt am Montag zum *Radio 100,7*; Schmit, Mitglied der LSAP-Parteileitung, wird im Frühjahr in die sozialistische Fraktion zurückkehren, wo sie als Sekretärin oder Koordinatorin eine leitende Funktion übernehmen soll.

Fassade „Ech sinn am Fong e ganz patente Kärel“, verteidigt sich der neue Innenminister im Gespräch mit dem *Land* gegen die politischen und persönlichen Angriffe, die in den vergangenen Wochen gegen ihn gerichtet waren, weil er die Entscheidung seiner sozialistischen Vorgängerin, die Reglement-Änderung über das Bettelverbot der Stadt Luxemburg nicht zu genehmigen, gekippt hatte. Er sei sich bewusst, dass er manchmal arrogant wirke, aber das sei nur eine Fassade, die er aufbaue, bis er wisse, mit wem er es zu tun habe, und er sicher sei, dass er diesen Leuten vertrauen könne, sagt Léon Gloden. Er kann nicht verstehen, wieso gerade er zur Zielscheibe der Kritik wurde – dass die Mauer *seines* Hauses mit dem Slogan „Nee zum Heescheverbuet“ besprüht wurde und die Autoreifen *seines* Sohnes zerstoßen wurden – und nicht etwa die *Stater* DP-Bürgermeisterin Lydie Polfer (DP) oder eine/r ihrer Schöff/

Finanziell gesehen, ist der Eintritt in die Regierung für Léon Gloden ein sozialer Abstieg

innen, die ja eigentlich das Bettelverbot erlassen haben, das er als Minister „lediglich“ genehmigt hat.

Bezeichnend ist aber, dass es Léon Glodens erste Amtshandlung nach seiner Vereidigung zum Innenminister war. Wenn er sie mit Fristen infolge des Einspruchs vor dem Verwaltungsgericht der Stadt Luxemburg gegen die Entscheidung Bofferdings begründet, klingt das fadenscheinig und unglaublich. Denn Léon Gloden ist selbst fest davon überzeugt, dass Betteln verboten sein muss. Während Lydie Polfer ihren Law-and-Order-Diskurs vor allem im Gemeinderat der Stadt Luxemburg verbreitet, hat Gloden ihn zusammen mit seinem Parteifreund, dem *Stater* CSV-Schöffen Laurent Mosar, ins Parlament übertragen. Seit 2016 setzte er sich als Abgeordneter für eine stärkere Bekämpfung von Kleinkriminalität, Drogenhandel und Bettelei ein. Mit Behauptungen wie „eleng ronderëm de Royal Hamilius souzen op 100 Meter dräi bis véier Heescherten. Hei huet een d’Impressioun, datt et sech ëm organiséiert Mendicitéit handelt“ warb er schon 2017 in einer Interpellation im Parlament für die Einführung des Platzverweises. Als der vorige Polizeiminister Henri Kox (Grüne) 2022 den Platzverweis schließlich einführte, ging er Léon Gloden nicht weit genug. Er forderte, die Polizei müsse auch das Recht haben, Menschen zu entfernen, „déi virun enger Fënster vun engem Geschäft (leien), wou se [d’Leit] jo awer kucken, éier se ra ginn, fir eppes ze kaafen“. Henri Kox warf er immer wieder vor, im Sinne der „grünen Ideologie“ den Platzverweis abgeschwächt zu haben.

Wie Henri Kox ist Léon Gloden im Osten fest verwurzelt: „Wéi d’Wéngerten op der Musel“, sagt Gloden stolz. Sein Großvater väterlicherseits war Winzer, Präsident der Caves Coopératives de Wellenstein und 1966 Mitbegründer der Vinsmoselle (sein Großvater mütterlicherseits besaß die Druckerei Olinger in Ettelbrück); seine entferntere Verwandtschaft ist bis heute im Weinbau aktiv, sein Cousin Josy Gloden Vorsitzender der Domaines Vinsmoselle; seine vier Jahre jüngere Schwester Josiane, heute Gerichtsvollzieherin in Esch/Alzette, war 1996 Weinkönigin, Léon Gloden selbst war lange Zeit Präsident des Organisationskomitees, das die Krönung zur Weinkönigin und das dazugehörige Fest veranstaltet; seine Frau Martine Paulus entstammt einer Elektrikerfamilie aus Grevenmacher.

Eklat Léon Glodens Eltern waren nicht im Weinbau aktiv. Seine Mutter Marie-Berthe war Krankenschwester in der Radiologie, sein Vater Joseph Doktor der Rechtswissenschaft. Joseph Gloden begann seine Karriere als Verwaltungsattaché im Finanzministerium von Pierre Werner (CSV). 1972, als Léon zur Welt kam, wurde er zum Regierungsattaché und 1974 zum Regierungsattaché Ersten Ranges ernannt. Als Präsident der CSV-Jugend Osten war Joseph Gloden als Kandidat für die Nationalwahlen von 1974 eigentlich schon gesetzt. Als am

1. Januar der CSV-Abgeordnete Aly Duhr unerwartet starb, kam es auf einem außerordentlichen Kongress im Februar jedoch zu einem Eklat. Die CSV-Politikerin Élisabeth Kox-Risch (die Mutter von Henri Kox), die als Kandidatin ebenfalls schon feststand, wurde auf Wunsch der Parteileitung durch Aly Duhrs Witwe, Nelly Duhr-Hirtt, ersetzt. Entgegen der CSV-Parteilinie widersetzte Kox-Risch sich damals dem Bau eines Atomkraftwerks in Remerschen. Von der CSV-Liste wurde sie mit dem Argument ausgeschlossen, die Frauensektion könne nicht zwei der sechs Kandidat/innen stellen, die Jugendsektion aber keinen, wie das *Wort* berichtete. Im Zuge dessen wurde auch Léons Vater Joseph zugunsten des damals 30-jährigen Fernand Boden von der Liste entfernt. Boden rückte schließlich 1978 in die Kammer nach, ein Jahr später holte Pierre Werner ihn in die Regierung. Joseph Gloden aber verließ die CSV (genau wie Élisabeth Kox-Risch, die später für die Grünen antrat) und zwei Jahre nach dem Regierungswechsel von 1974 auch den Staatsdienst, um Notar in Echternach zu werden. 1980 nahm er eine Stelle als Notar in Grevenmacher an. Den Ausschluss von der Liste hat er der CSV und offenbar auch seinem Kontrahenten Fernand Boden nie verziehen.

Der „kleine Léon“ (wie Gloden sich selbst in einer Rede im Parlament bezeichnete), der in Echternach zur Grundschule ging und dort auch sein Abitur ablegte, zeigte als Jugendlicher wenig Interesse an Politik. Bei den Grevenmacher Guiden a Scouten avancierte er zum *Wëllefcherschef*, spielte Tennis und ging mit Freunden „op den Tour“. In Aix-en-Provence, London und Brügge studierte er Jura mit einer Spezialisierung in Konkurrenz- und EU-Recht, absolvierte ein Praktikum am Europäischen Gerichtshof bei Generalanwalt Jean Mischo. 1999 begann er als Anwalt bei Elvinger Hoss Prussen (EHP). Erst plädierte er im Arbeitsrecht, später im Konkurrenz- und Immobilienrecht. Als Referenz-Anwalt für mittelständische, luxemburgische Unternehmen avancierte Gloden 2007 zum Partner bei EHP (seine Anteile an der Firma hat er inzwischen aufgegeben, obwohl er sie in der vor seiner Vereidigung vom Ethikrat begutachteten Deontologie-Erklärung noch angegeben hatte). Auch Luc Frieden (CSV) war bis zu seiner Vereidigung als Premierminister Partner bei EHP; Glodens Freund, der Ministersohn, ehemalige Abgeordnete und aktuelle Vize-Präsident des Staatsrats, Patrick Santer (CSV), der ihn einst in den Cercle Joseph Bech einführte, ist es bis heute.

1999 begann auch Léon Glodens politische Karriere. Sein Nachbar Norbert Konter rekrutierte ihn als Kandidat für die Gemeindewahlen in Grevenmacher. Der langjährige CSV-Bürgermeister und FLF-Präsident trat selbst nicht mehr an und hatte es versäumt, einen Nachfolger aufzubauen. Das führte dazu, dass die CSV zehn Prozentpunkte verlor und die DP von Robert Stahl eine Koalition mit der LSAP einging. Léon Gloden musste mit der CSV in die Opposition. 2004 drohte ihm das gleiche Schicksal wie seinem Vater: Er beabsichtigte bei den Kammerwahlen zu kandidieren, doch der Weisenrat berücksichtigte ihn nicht, obwohl die CSV-Jugend aus dem Osten und die CSV Grevenmacher ihn für einen Listenplatz nominiert hatten. Weil gar kein Kandidat aus Grevenmacher berücksichtigt wurde, lehnte auf dem Bezirkskongress rund ein Viertel der Delegierten die Liste ab.

Doch Léon Gloden gab nicht auf. Bei den Gemeindewahlen 2005 wurde er in Grevenmacher Zweiter auf der CSV-Liste, hinter dem langjährigen Direktor der Steuerverwaltung, Guy Heintz; die CSV blieb aber in der Opposition. 2009 schaffte Gloden es endlich auf die Liste für die Kammerwahlen. Er wurde Zweitletztter, nur 19 Stimmen vor Schlusslicht Yves Wengler. Weil die CSV aber vier der sieben Sitze im Osten errang und mit Octavie Modert und Françoise Hetto-Gaasch ausnahmsweise zwei Regierungsmitglieder stellte, rückte Gloden mit viel Glück in die Kammer nach. Das erhöhte seine Sichtbarkeit. 2011 gewann die CSV bei den Gemeindewahlen in Grevenmacher sieben Prozentpunkte, ging eine Koalition mit den Grünen ein und Léon Gloden wurde Bürgermeister.



Léon Gloden am
Wahlabend des
8. Oktober
in Niederanven

Oliver Halmes



Am Montag in seinem neuen Büro in der Rue Beaumont

Hardliner 2013 wurde er bei den Kammerwahlen hinter Modert und Hetto-Gaasch Dritter und die CSV musste in die Opposition. 2018 wurde er erneut nur Dritter, aber Léon Gloden nutzte die Zeit, um sich im Parlament als rechtsliberaler Hardliner zu profilieren. Mit ihm als Verfassungsexperten kündigte die CSV ihre Vereinbarung mit DP, LSAP und Grünen über das Referendum zur großen Verfassungsreform und verhinderte die ursprünglich darin vorgesehene vollständige Unabhängigkeit der Staatsanwaltschaft, damit die Regierung über sie weiter auf die Justiz Einfluss nehmen kann. Gloden sorgte auch dafür, dass der Staatschef in der Verfassung wieder als Großherzog bezeichnet wurde, was Paul-Henri Meyers (CSV) und Alex Bodry (LSAP) in ihrem Revisionsvorschlag abschaffen wollten.

Seine wiederholten Interventionen zur Entwicklung des ländlichen Raums nutzte Léon Gloden, um eine Privatisierung des Gesundheitssystems zu fordern; als Bürgermeister unterstützte er aktiv eine Ärztesgesellschaft bei der von der damaligen LSAP-Gesundheitsministerin Paulette Lenert nicht genehmigten Anschaffung eines Magnetresonanztomografen für eine Privatpraxis auf dem Potoschberg. Und nicht zuletzt verlangte er immer wieder, im Verbund mit Laurent Mosar, strengere Gesetze und ein härteres Durchgreifen der Polizei, um gegen Arme, Drogenkranke und Kleinkriminelle vorzugehen.

Seit dem 17. November ist der Provinzprinz aus dem Osten nun Mitglied der Regierung. Als Erstgewählter im Osten war er im Oktober für *Formateur* Frieden unumgänglich. Als Innenminister ist Léon Gloden nicht nur für die Beziehungen zu den Gemeinden, sondern auch für Innere Sicherheit, Immigration und zusammen mit dem Premierminister und Wirtschaftsminister Lex Delles (DP) für den Geheimdienst zuständig. Frieden habe ihm diese Ressorts „gegeben“, weil diese Aufteilung sich auf EU-Ebene im „JAI-Conseil“ (*justice et affaires intérieures*) wiederfinde, sagt Gloden. Für die Ressortbenennung hätte Frieden „etwas Kurzes“ gewollt. Die offizielle Bezeichnung *Ministère des Affaires intérieures* sei an das „Ministry of Home Affairs“ in England angelehnt (eigentlich Home Office; Anm.d.Red.), in Frankreich heiße es ebenfalls *Ministère des Affaires intérieures* (eigentlich *Ministère de l'Intérieur et des Outre-Mer*), erzählt Gloden. Mit Luc Frieden sei er sich einig geworden, dass diese Bezeichnung gut sei, „quitt (...), no bausse wessen d'Leit vläicht net direkt, wat do alles dra stécht“, gesteht der Minister.

Finanziell gesehen, ist der Eintritt in die Regierung für Gloden ein sozialer Abstieg. Laut *Reporter* verfügte er als Partner von EHP und *député-maire* samt Nebeneinkünften über ein Monatseinkommen von fast 30 000 Euro (ein gewöhnlicher Minister kommt nur auf rund 20 000 Euro). „Ech maachen dat hei net wéinst de Suen“, sagt Léon Gloden, sondern weil es eine einmalige Chance sei und er nach 24 Jahren als Geschäftsanwalt und Lokalpolitiker eine neue Herausforderung gebraucht habe. In Grevenmacher hat sein kommunalpolitisches Erbe die 74-jährige Monique Heinen übernommen, die sich bislang vor allem mit Kultur und Geschichte befasste. Als Bürgermeisterin muss sie sich nun in die Bereiche Finanzen und Infrastruktur einarbeiten und ein überdimensioniertes Kulturzen-

Luc Friedens Entscheidung, die Ressorts Inneres, Innere Sicherheit und Immigration zusammenzulegen und das Ministerium mit einem wirtschaftsliberalen und wertkonservativen Hardliner von der Mosel zu besetzen, könnte sich als Fehler erweisen

trum mit Leben füllen, mit dem ihr Vorgänger sich in seiner Heimatstadt ein Denkmal setzen wollte. Einen Nachfolger in Grevenmacher aufzubauen hat Léon Gloden genauso verpasst wie vor 24 Jahren Norbert Konter.

Jidderee weess Sein Einstand als Innenminister war bislang alles andere als gelungen, nicht nur wegen der Kritik an seiner Entscheidung zum Bettelverbot, mit der er es bis auf die Titelseite der *Süddeutschen Zeitung* schaffte. Für einen Minister (und wichtigen Geschäftsanwalt) operiert Léon Gloden noch allzu häufig mit unpräzisen und manchmal unwahren Behauptungen. So sprach er im *100,7* vom „Dekret vum Napoleon vu 1789, wou ganz kloer drasteet, datt de Buergermeeschter d'Obligatioun huet, d'Salubritéit, d'Tranquillitéit an d'Sécurité publique locale ze assuréeieren“. Tatsächlich war Napoleon 1789 erst 20 Jahre alt und die *Assemblée Nationale* erließ das Dekret, das damals noch vom König Louis XVI. proklamiert wurde. Der Begriff „Sécurité“ kommt darin gar nicht vor (es geht nur um *propreté*, *salubrité* und *tranquillité*).

Umstritten ist Glodens ebenfalls im *100,7* getätigte Aussage „d'Mendicitéit ass haut am Code pénal verbueden, souwuel d'Mendicité simple wéi och d'Mendicité aggressive“, denn der Absatz über das allgemeine Bettelverbot wurde 2008 aus dem Strafbuch gestrichen. Zwar präzisiert die Staatsanwaltschaft in einer Fußnote, dass das wohl versehentlich geschehen sei, was Spielraum für juristische Interpretationen lässt, doch die pauschale Aussage, die *mendicité simple* sei weiterhin verboten, ist schlichtweg falsch. Gleiches trifft auf die von Gloden (wie auch von Lydie Polfer) immer wieder angeführte vermeintliche Existenz von Bettlerbanden zu, die „moderne Menschenhandel bedriewen“. Wissenschaftler wie der Ende Dezember vom *Tageblatt* interviewte Schweizer Soziologe Jean-Pierre Tabin bestätigen, dass es sich dabei um seit Jahrhunderten von der politischen Rechten verbreitete rassistische Vorurteile gegenüber ethnischen Minderheiten handelt. Und wenn Léon Gloden mutmaßt, „jidderee weess, datt Moies um Boulevard Royal déck däitsch Limousinne mat belscher Plack virfuieren an da loossen se déi Leiteraus. Et gi Preuven“, ist das

reinste Demagogie, denn Beweise dafür hat bislang niemand vorgelegt und jeder weiß, dass die Formulierung „jidderee weess“ ein beliebter rhetorischer Topos ist, um Behauptungen als Fakten oder Wahrheiten zu verkaufen.

Die größte Empörung - selbst in der eigenen Partei und beim Koalitionspartner DP - löste Gloden aber mit der gegenüber *L'Essentiel* getätigten Aussage aus, das *milieu artistique* im Allgemeinen, besonders aber ein Gedicht von Serge Tonnar, seien für das Graffiti an seiner Mauer und die zerstochenen Reifen am Auto seines Sohnes mitverantwortlich. Im gleichen Artikel gab er als Polizeiminister Details zu den Ermittlungen öffentlich preis („Des empreintes ont été relevées sur les roues de la voiture de mon fils“). Eine Regierungskrise lösten seine Anschuldigungen nicht aus, doch DP-Kulturminister Eric Thill sah sich genötigt, sich unmissverständlich von seinem Regierungskollegen zu distanzieren und die Kunstfreiheit zu verteidigen („Il ne doit jamais revenir à la politique d'évaluer ce qui relève ou non de l'art et de la culture“). Politische Rücken- deckung erhielt Gloden lediglich von der ADR.

Liability In weiser Voraussicht hatte Premierminister Luc Frieden sich schon zuvor gegenüber *100,7* teilweise von Gloden distanziert, als er präziserte: „Dat war keng Decisioun vun der Regierung. Dat ass eng Decisioun vum Innenminister. Eng Decisioun, hannert där d'Regierung steet, mee et ass eng Decisioun vum Innenminister, fir ee Polizeireglement vun der Stad Lëtzebuerg ze approuvéieren, wat déi viereg Inneministerin refuséiert hat.“

Friedens Entscheidung, die Ressorts Inneres, Innere Sicherheit und Immigration zusammenzulegen und das Ministerium mit einem wirtschaftsliberalen und wertkonservativen Hardliner von der Mosel zu besetzen, könnte sich als Fehler erweisen. Mit Einwanderung hat Léon Gloden sich eigenen Aussagen zufolge noch nicht beschäftigt, doch es ist davon auszugehen, dass er die Möglichkeiten, die das umstrittene neue Migrations- und Asylpaket der EU ihm bietet, ausreizen wird. Der Gegenwind aus der politischen Linken und der sozial engagierten Zivilgesellschaft dürfte in den kommenden Jahren noch stärker werden. Selbst die der CSV traditionell nahestehende Caritas hat sich bereits kritisch zum Bettelverbot geäußert. Und die eher rechte Polizeigewerkschaft SNPGL fragte sich diese Woche im *Quotidien* nicht nur, wie sie (ohne die Anwendung von diskriminierendem *racial profiling*) zwischen „normalen“ und mutmaßlich „aggressiven“ oder „organisierten“ Bettelnden unterscheiden soll, sondern macht sich auch Sorgen um Kompetenzgerangel zwischen Bürgermeister/innen und Polizeidirektion im Kontext der geplanten *Gemengepolice*, die CSV und DP zwar einführen wollen, ohne aber zu wissen, was sie überhaupt darunter verstehen.

Mitte Dezember wurde bekannt, dass vier der sechs Mitglieder der aktuellen Polizeidirektion ihre Versetzung in den Ruhestand beantragt haben. Nur einer von ihnen hatte seinen Antrag schon vor den Wahlen gestellt, die anderen drei taten das erst kurz vor beziehungsweise kurz nach der Vereidigung der CSV-DP-Regierung. Mit ihm persönlich habe das nichts zu tun, beteuert der neue Innenminister. ●

Le camp du droit

IIII Pierre Sorlut

Israël est accusé de génocide devant la Cour internationale de justice. Des propos du Premier ministre interpellent. Au Proche-Orient, le ministre des Affaires étrangères approche les deux camps

« Il est difficile à comprendre pourquoi le Luxembourg – qui à juste titre a déjà condamné à maintes reprises les crimes du Hamas – se refuse toujours à condamner explicitement les violations quotidiennes du droit international par l’État israélien. » Dans un communiqué diffusé mardi, Déi Lénk interpelle le ministre des Affaires étrangères, Xavier Bettel (DP), en déplacement en Israël et en Palestine. Voilà une semaine, ont paru des propos ambigus tenus par le Premier ministre, Luc Frieden, au sujet du pilonnage de Gaza et de sa population civile. Dans la *RTL-Neijerschinterview*, le chef du gouvernement s’est dit préoccupé par le sort des populations civiles, mais a refusé catégoriquement de se prononcer sur la nature de la riposte militaire à l’attaque du Hamas le 7 octobre. Le Luxembourg se trouverait par principe dans le camp des démocraties, donc dans celui d’Israël (bien que le pays ait « un gouvernement particulier »), comme il est du côté de l’Ukraine, a dit le Premier ministre dans « un parallèle intellectuel ».

Lorsque l’interview a été enregistrée, le 18 décembre, la Cour suprême israélienne n’avait pas encore invalidé le projet de réforme judiciaire porté par le Premier ministre israélien Benjamin Netanyahu, estimant que la loi en question constituait une « atteinte grave et sans précédent au caractère essentiel de l’État d’Israël en tant que pays démocratique ». L’Afrique du Sud n’avait pas encore saisi la Cour internationale de justice (CIJ) d’un litige contre Israël sur la base de la Convention sur le génocide de 1948, signée par 152 pays dont le Luxembourg. Il est de ce fait engagé à « prévenir » tout génocide et à en « punir » les responsables, rappelle Déi Lénk. « Cette obligation de prévention vaut aussi pour les situations où il n’est pas encore établi à cent pour cent qu’un génocide soit déjà en cours », écrit encore le parti de la gauche. Le Luxembourg avait invoqué cette obligation pour intervenir aux côtés de l’Ukraine dans l’action que celle-ci avait intentée contre la Russie devant le tribunal de l’ONU chargé de régler les différends entre États. « Le Luxembourg considère que l’intervention dans la présente affaire permet aux États parties à la convention sur le génocide de réaffirmer leur engagement collectif à respecter les droits et obligations » qu’elle contient, « et notamment en soutenant le rôle essentiel de la Cour », avait écrit le service juridique du ministère des Affaires étrangères et européennes (MAEE), alors dirigé par Jean Asselborn (LSAP). Toute partie signataire a le droit d’intervenir.

Alors membre du Conseil des droits de l’homme des Nations unies, le Luxembourg avait souligné que cet organe intergouvernemental de l’ONU engage tous les États afin de prévenir de nouveaux génocides et à coopérer pour détecter rapidement les violations massives, graves et systématiques des droits de l’homme « qui, s’il n’y était pas mis fin, pourraient conduire à un génocide ». « Il peut donc être considéré de bonne pratique de s’appuyer sur les résultats d’enquêtes indépendantes menées sous les auspices des Nations unies avant de qualifier une situation de génocide et de prendre toute autre mesure en vertu de la convention », lit-on dans la lettre à la CIJ signée Alain Germeaux, chef du service juridique du MAEE et auteur de *The International Legal Order in Global Governance*. Cet ouvrage paru en 2022 aux éditions Palgrave MacMillan « sonde le rôle du droit international dans l’action politique et évalue comment le pouvoir (ou la puissance) affecte le processus », comme l’a résumé l’institut Max Planck lors de sa présentation en avril dernier. Pour rappel, Israël a les États-Unis pour principal allié.

En marge du déplacement de Xavier Bettel au Proche Orient, le ministère répond mercredi soir que le Luxembourg dit « prendre note » de la décision de l’Afrique du Sud de porter plainte contre Israël pour « génocide » dans la bande de Gaza auprès de la CIJ. « Le Luxembourg ne souhaite pas préjuger » de l’audience qui se tient en cette fin de semaine à La Haye « pour examiner les mesures conservatoires demandées par l’Afrique du Sud », estiment les services de Xavier Bettel. Ces jeudi et vendredi, la CIJ toise la demande de « protection contre un nouveau préjudice grave et irréparable aux droits que le peuple palestinien tient de la convention contre le génocide », et pour « faire en sorte qu’Israël respecte les obligations que lui fait la convention de ne pas commettre de génocide, et de prévenir et de punir le génocide ».

Mardi, la vice-Première ministre belge, Petra De Sutter, a émis le souhait que son pays s’associe à l’Afrique du Sud devant la CIJ. Pour l’heure aucun pays européen n’a suivi cette voie. Même pas l’Irlande. Avant son dernier conseil européen en novembre, Jean Asselborn avait témoigné que, durant la dernière décennie, les États-membres « did not give a fuck » à propos de la reconnaissance de la Palestine en tant qu’État, lisait-on alors dans *The Guardian*: « There were two countries here that tried to put it on the agenda, me and the Irish », avait lancé le ministre socialiste des Affaires étrangères. Mais les Irlandais ont exclu le week-end dernier d’intervenir à la Haye. « L’affaire sera entendue par la Cour » et elle se fera son opinion, a fait valoir le Premier ministre Leo Varadkar. Le Taoiseach a complété : « I really think this is an area where we need to be very careful ». Il est assez rare que des États s’allient à ce stade de la procédure. Une telle initiative relèverait avant tout du symbole. Il y aurait donc beaucoup à perdre et très peu à gagner.

Le Luxembourg aura l’occasion d’évaluer l’opportunité d’une intervention quand l’affaire sera jugée sur le fond. Le ministère des Affaires étrangères rappelle en outre que le Luxembourg ne s’était pas prononcé au même stade de l’affaire Ukraine contre Russie en mars 2022, « à l’instar des autres membres ». Il considère en outre que ces affaires « ne sont pas comparables ». Le Luxembourg a en revanche soumis une intervention écrite dans la procédure relative à l’avis consultatif de la CIJ (demandé par l’Assemblée générale des Nations unies) sur les « conséquences juridiques découlant des politiques et pratiques d’Israël dans le Territoire palestinien occupé ». Selon nos informations, le Luxembourg s’y contente d’approuver la compétence de la CIJ sur la question. Les audiences se tiendront pendant la deuxième moitié du mois de février et le Luxembourg interviendra oralement.

La menace de mesures conservatoires de La Haye est prise très au sérieux par le gouvernement Netanyahu. Le cas échéant, l’État hébreu serait enjoint de cesser les hostilités à Gaza. Israël ignorera sans doute la sommation. Alain Germeaux rappelle que la théorie des relations internationales considère généralement la sécurité comme l’un des intérêts les plus essentiels pour ses acteurs. Ces derniers n’adaptent pas forcément leur action au droit international en cas de menace immédiate. Mais Israël pourrait perdre des soutiens politiques et logistiques soucieux de ne pas être accusés de complicité de génocide. Le risque existe pour l’Allemagne qui lui apporte une aide militaire significative. Déi Lénk rappelle d’ailleurs dans son communiqué qu’il est pénalement



Xavier Bettel dans le kibboutz Kfar Aza mardi

répressible « de contester, minimiser, justifier ou nier l’existence de crimes de guerre, de crimes contre l’humanité ou d’un génocide constatés par des instances nationales ou internationales ». Se référant aux propos du Premier ministre au micro de Caroline Mart (« je m’interdis de juger quand il faut s’arrêter de réagir ou non »), le parti estime que de telles déclarations, « aujourd’hui politiquement irresponsables, pourraient très vite devenir pénalement répréhensibles ».

Le gouvernement de l’État hébreu s’inquiète de la saisine de la CIJ. Le média américain *Axios* (fondé par des anciens de *Politico*) a révélé la semaine passée comment le corps diplomatique avait été mobilisé pour intervenir auprès des responsables politiques de leurs juridictions d’accueil respectives. L’ambassadrice d’Israël en Belgique et au Luxembourg, Idit Rosenzweig-Abu apparaît sur les clichés pris cette semaine lors de la visite de Xavier Bettel dans le kibboutz Kfar Aza, attaqué par le Hamas le 7 octobre. Fin novembre, la diplomate avait tweeté en réaction à une phrase, « Israeli or Palestinian, it is always someone’s father or child », lue dans la presse belge en marge de la libération des otages israéliens et des Palestiniens incarcérés en Israël : « I got one thing to say : Marc Dutroux was also someone’s child. Doesn’t mean it (is) ok to compare him with his victims ». (Elle a ensuite amendé son tweet pour remplacer l’assassin pédophile par le terroriste Salah Abdeslam.) Le nouveau ministre des Affaires étrangères n’avait rien trouvé à y redire.

Au Proche-Orient, le Vice-Premier ministre Xavier Bettel ne s’est toutefois pas laissé convaincre de déclarer le recours sud-africain dénué de tout fondement (à l’inverse des États-Unis, de l’Autriche ou de la République tchèque). Le libéral ménage les deux camps. « Les témoignages que nous avons pus recueillir ce matin et les images que nous avons vues sont profondément troublants. Rien, absolument rien, ne peut justifier les actes barbares commis par les terroristes du Hamas contre des civils innocents », a-t-il déclaré après sa visite du kibboutz, insistant sur la libération de tous les otages détenus par l’organisation exerçant son autorité sur Gaza. Parallèlement, le Vice-Premier ministre a demandé un cessez-le-feu humanitaire immédiat, soulignant que les interruptions des combats avaient précédemment permis des libérations d’otages. Xavier Bettel, à l’inverse de son supérieur Luc Frieden, s’interroge sur la nature de la riposte. « Après trois mois de combats et des milliers de morts parmi la population civile de Gaza, il devient de plus en plus difficile d’argumenter en faveur d’une défense qui serait légitime et proportionnelle ». Depuis Ramallah, il a rappelé la « nécessité absolue pour Israël de prendre des mesures renforcées afin de protéger les populations civiles à Gaza et d’assurer un acheminement sans entrave de l’aide humanitaire à toutes les populations dans le besoin », est-il écrit dans le communiqué envoyé par le MAEE. Ce dernier soulève également le problème de la politique de colonisation menée par le gouvernement Netanyahu, « l’un des principaux obstacles à la solution à deux États ». Les attaques du 7 octobre perpétrées par le Hamas ont causé la mort de 1 200 personnes sur le territoire israélien. Elles sont environ 30 000 à avoir succombé sous les bombes de Tsahal, dont 70 pour cent de femmes et d’enfants. Les Gazaouis survivant aux explosions et aux privations souffrent dans l’attente de la décision de la Haye. ●



Sven Becker

Wirtschaft

Abenteuer dritter Pfeiler

Peter Feist

Die Regierung will private Altersvorsorgeverträge stärken. Die sind beliebt, aber eine monatliche Rente will daraus kaum noch jemand

„Juncker-Rente“ sagten in der CSV manche, in Anspielung auf die deutsche „Riester-Rente“. Ende November 2001 war das: CSV-Finanzminister Jean-Claude Juncker hatte eine Pressekonferenz gegeben und erklärt, im Zuge der Steuerreform für Privatpersonen und Betriebe würden auch die Regeln für private Altersvorsorgeverträge (*épargne prévoyance-vieillesse*) verbessert. Die CSV lobte diesen Plan: Neben der gesetzlichen Rentenversicherung und den 1999 geschaffenen Betriebs-Zusatzrenten erhalte die Altersvorsorge hiermit einen soliden „dritten Pfeiler“.

22 Jahre später will wieder eine CSV-DP-Regierung den *drëtte Pilier* stärken. Den zweiten, die betrieblichen Zusatzrenten, auch. Beide müssten in der „Architektur der Altersvorsorge“ eine „größere Rolle spielen“, sagte CSV-Sozialministerin Martine Deprez vor einer Woche im Gespräch mit dem *Land*. Nach wie vor komme „der größte Teil der Einkünfte im Alter aus dem ersten Pfeiler, der öffentlichen Rentenversicherung“ (*d'Land*, 5.1.2024).

Wo genau die Regierung mit den Pfeilern zwei und drei hinwill, weiß sie noch nicht. Das soll nach den vielen bilateralen Gesprächen konkreter werden, die die Sozialministerin ab kommendem Frühjahr führen will, um im Auftrag von Premier Luc Frieden das Terrain für eine „langfristige Absicherung“ der Renten zu sondieren, die der Koalitionsvertrag ankündigt. Und schon in Aussicht stellt, es werde „analysiert“, ob die beiden Pfeiler neben der gesetzlichen Rentenversicherung sich „insbesondere durch mehr steuerliche Erleichterungen“ weiter fördern lassen (S. 101).

Hätte Jean-Claude Juncker damals ahnen können, dass beim Commissariat aux Assurances, dem Kontrollorgan der Versicherungsbranche, Ende 2022 rund 134 500 private Altersvorsorgeverträge registriert sein würden, die sich in der Aufbauphase ihres Sparkapitals befanden, wäre er entzückt gewesen: Die Zahl entspricht mehr als einem Viertel der am Jahresende 2022 aktiven Bevölkerung (509 625, davon 3 617 im Interim). Die Vorsorgeverträge waren mit Einlagen von insgesamt rund 1,55 Milliarden Euro verbunden, und das ist wahrscheinlich nicht alles, was sich im dritten Pfeiler abspielt: Das Commissariat aux assurances erfasst nur, was Versicherungsunternehmen an Verträgen abschließen. Banken dürfen das auch. Erst wenn die Laufdauer eines Sparvertrags endet und das Kapital abgerufen wird, übernimmt ein Versicherer. Wie viele Vorsorgeverträge bei Banken existieren, ist allerdings unbekannt.

All das sieht nach einem „soliden“ dritten Pfeiler aus, wie die CSV 2001 gehofft hatte. Und wenn Marc Hengen, geschäftsführender Vorstand beim Versichererverband Aca sagt, die Altersvorsorgeverträge hätten „Erfolg bei den Leuten“, scheint das nicht übertrieben: Ende 2012 hatte das Commissariat aux Assurances 55 570 Verträge gezählt (*d'Land*, 17.1.2014). Innerhalb von zehn Jahren nahm ihre Zahl also um beinahe das Zweieinhalbfache zu, allein bei den Versicherern.

Doch schon als Jean-Claude Juncker im November 2001 bessere Regeln für die Altersvorsorgeverträge ankündigte, war darunter eine Änderung, die man auf den ersten Blick

für seltsam halten konnte: Die Verträge sollten aufhören, regelrechte Rentenversicherungsverträge zu sein. Bisher konnte das angesparte Kapital nur in Form einer monatlichen Rente in Anspruch genommen werden. Juncker-Rentner dagegen sollten sich auf Wunsch bis zu 50 Prozent des Kapitals auf einmal auszahlen lassen können und den Rest als Rente. Bei der Einmalzahlung schlug die Einkommensteuer zu, aber nur zum halben Steuersatz. Die monatliche Rente würde zur Hälfte steuerbefreit. Bisher war sie voll steuerpflichtig.

Schwer zu sagen, ob vor allem diese neue Wahlfreiheit den Ausschlag gab, dass Juncker in seiner Erklärung zur Lage der Nation am 20. Mai 2003 die erste Bilanz des mit einer großherzoglichen Ausführungsverordnung vom 25. Juli 2002 in Kraft gesetzten neuen Regimes „absolut beeindruckend“ nannte. Möglich ist auch, dass die Wirkung der Steuervorteile überwog: Ende 1990 war ins Einkommensteuergesetz ein Artikel 111*bis* gelangt, der in Altersvorsorgeverträge eingezahlte Prämien mit bis zu 48 000 Franken im Jahr steuerlich absetzbar machte. Die Juncker-Polfer-Regierung legte nach. Statt umgerechnet 1 189,87 Euro konnten es nun bis zu 3 200 Euro sein, wenn 55- bis 69-Jährige einen Vertrag im „dritten Pfeiler“ abschlossen. Für unter 40-Jährige galten 1 500 Euro, anschließend nahm die Absetzbarkeit in Fünf-Jahre-Stufen zu. Im *état de la nation* 2003 bilanzierte Juncker: Am 1. Mai 2003 seien 20 500 Privat-Rentenversicherungsverträge gezahlt worden, „wesentlich mehr, als wir erhofft hatten“. Darunter 11 500 neue Verträge sowie 2 000 bestehende, die ins neue Regime geändert wurden. Möglich ist auch, dass die Steuervorteile und die Wahlfreiheit beim Kapitalbezug zusammenwirkten, um einen derartigen Aufschwung im *dritte Pilier* innerhalb von nur zehn Monaten auszulösen.

Wer sich wundert, dass die damalige CSV-DP-Regierung einen Rückzieher machte und ausgerechnet für private Rentensparverträge nicht länger darauf bestand, dass die Auszahlung nur als Rente erfolgen kann, ist einem Schwachpunkt im dritten Pfeiler nahe: Als monatlicher Zusatz zur öffentlichen Rente ist er kaum interessant. „Wer einen solchen Vertrag abschließt, will eher das Kapital ausgezahlt haben als eine Rente, das ist die Tendenz“, sagt Aca-Vorstand Marc Hengen. Und Giuseppe Consoli, Senior Sales Manager bei Foyer, stellt fest: „Seit 2017 nimmt quasi niemand mehr eine monatliche Rente.“ Denn diese Renten seien „ziemlich klein“.

2017 war die Steuerreform in Kraft getreten, die DP-Finanzminister Pierre Gramegna entwerfen ließ. Sie ging noch weiter als die von Juncker und schaffte das Limit zwischen Kapital- und Rentenauszahlung ab. Seitdem kann, wer das wünscht, sich das gesamte Gesparte auf einmal

Im dritten Pfeiler ist eine Rente weder indexgebunden, noch an die Entwicklung der Reallöhne. Und die Versicherer wenden „Sterbetafel“ an

auszahlen lassen. Dass dann die Steuer mit dem *demi-taux global* zuschlägt, stört offenbar nicht. Was wahrscheinlich auch darauf zurückzuführen ist, dass 2017 die Staffelung nach dem Alter bei der Absetzbarkeit der Beiträge ebenfalls wegfiel und seitdem bis zu 3 200 Euro für alle gelten. Der Motivenbericht zum Steuerreformgesetzentwurf notierte, „junge Erwachsene“ sollten angeregt werden, „so früh wie möglich in ihrem aktiven Leben ein Altersvorsorgekapital zu bilden und einen solchen Vertrag abzuschließen“. Der damalige DP-Premier Xavier Bettel hatte bei der Vorstellung der großen Linien der Steuerreform erklärt, sie werde vor allem Menschen zugutekommen, „die in der Rush hour des Lebens“ stehen.

Wer in der Rush hour des Lebens seine Erfahrungen gemacht hat, wird bei der Beratung zu einer Zusatzvorsorge vermutlich schnell verstehen, dass Privatrenten, für die man das Kapital selber aufbaut, weder an den Index gebunden sind, noch an die Entwicklung der Reallöhne angepasst werden. Woher sollte dafür auch das Geld kommen, wenn nicht aus dem eigenen Kapitalstock? Da ist die Rente aus dem ersten Pfeiler besser. Dass 2001 der *Rentendesch* für den Privatsektor eine strukturelle Rentenerhöhung um elf Prozent beschloss, wirkt sich aus. Zwar arbeitet die Rentenreform von 2012 dem entgegen, doch die Leistungskürzung um zehn bis fünfzehn Prozent ist auf 40 Jahre gestreckt. In dem vor vier Wochen von der OECD herausgegebenen Bericht *Pensions at a Glance 2023* ist nachzulesen, dass die Netto-Lohnersatzrate aus einer Rente im ersten Pfeiler in Luxemburg gegenüber einem halben nationalen Durchschnittseinkommen 95,7 Prozent beträgt, gegenüber dem einfachen Durchschnittseinkommen 86,9 Prozent sowie 78,7 Prozent gegenüber dem doppelten (S. 157). 2022 lag das Netto-Jahreseinkommen einer

einzelnen Person bei im Schnitt 47 340 Euro. Weil vielleicht nur Bezieher des doppelten Durchschnittseinkommens (oder mehr) dazu neigen, einen Altersvorsorgevertrag abzuschließen, wäre eine halbe monatliche Rente aus dessen Kapital nicht ohne weiteres wettbewerbsfähig mit der Rente aus dem ersten Pfeiler. Oder, wie Marc Hengen sich ausdrückt: „Wie der dritte Pfeiler sich entwickeln wird, hängt vor allem davon ab, was sich im ersten Pfeiler ändert.“ Oder, wie die Sozialministerin im *Land* erklärte: „Klar ist, dass der dritte Pfeiler implizit attraktiver wird, wenn aus dem ersten weniger Rente bezogen werden kann.“

Die Attraktivität einer Rente aus einem privaten Vertrag beeinträchtigen kann auch der Umstand, dass die Versicherer verpflichtet sind, ihre Produkte aktuariell – versicherungsmathematisch – wasserdicht zu halten, um garantiert solvent zu bleiben. Bei Rentenprodukten besteht das Risiko für einen Versicherer darin, dass diese Kundschaft lange lebt. Spezialisierte „Sterbetafeln“ schätzen das ab und gehen davon aus, dass in einer rentenversicherten Population eine „Autoselektion“ stattfindet, etwa in Richtung einer besonders gesunden Lebensweise. So kommt es, dass die in Luxemburg häufig benutzte Sterbetafel DAV 2004 R der Deutschen Aktuarvereinigung (DAV) für Rentenversicherungen „Restlebenserwartungen“ nach Abschluss eines Altersvorsorgevertrags annimmt, die so hoch sein können, dass die Auszahlung eines Kapitals bis in die Neunziger gestreckt wird. Die monatlichen Renten werden entsprechend kleiner. Während für eine öffentliche Rentenversicherung nach dem Umlageverfahren, bei dem die aktuell Aktiven die Renten der Pensionierten finanzieren, der Einbezug von Änderungen der Lebenserwartung ein politisches Problem aufwirft, ist er in kapitalgedeckte Versicherungen systemisch eingebaut.

Aus welchem Land eine Sterbetafel kommt, ändert daran nicht viel. Um eine eigene Tafel zu entwickeln, ist Luxemburg zu klein. Benutzt werden laut Commissariat aux Assurances vor allem Tafeln aus den drei Nachbarländern. Marc Hengen geht nicht davon aus, dass die Unterschiede zwischen den Tafeln so groß sind, dass Kund/innen, die sich für einen Rentensparvertrag interessieren, zwischen den Versicherern sondieren, wer welche Sterbetafel benutzt. Doch weil, wer einen Altersvorsorgevertrag abschließt, sich schon zur Vertragsunterzeichnung entschieden haben muss, wie später die Auszahlung eines garantierten Kapitals erfolgen soll, und weil die Anbieter des Vertrags die Kundschaft über aktuarielle Projektionen informieren müssen, sind diese Zusammenhänge „einer der Anlässe, weshalb die Leute in Luxemburg eher das Kapital als eine Rente ausgezahlt haben möchten“, weiß Marc Hengen. „Sie sagen sich zum Beispiel, ich weiß ja nicht, was kommt, ich will mein Kapital gleich.“



Sven Becker



Für den flexiblen Kapitalabzug gibt es seit April 2022 noch mehr Möglichkeiten. Hatte die Steuerreform von 2017 die Auszahlung der angesparten Summe auch auf einmal erlaubt, darf sie nun auch in jährlichen Blöcken abgerufen werden, zu je 10 000 Euro etwa. Das soll nicht nur dazu dienen, über gewisse Geldbeträge zu verfügen. Weil eine solche Einnahme mit dem *demi-taux global* besteuert wird, gestattet die Entnahme in Blöcken auch die Optimierung der Steuererklärung je nachdem, was dort noch an Einnahmen und Ausgaben steht.

Ebenfalls weggefallen ist im April 2022 die Regel, einen Altersvorsorgevertrag entweder über ein vom Versicherer garantiertes Kapital abzuschließen, oder eine fondsgebundene Variante zu wählen, die vielleicht mehr Erlös abwirft, bei der das Risiko jedoch beim Versicherten selber liegt. Seit knapp zwei Jahren können beide Formen kombiniert werden. Altersbezogene Limits für die Zusammensetzung fondsgebundener Verträge gibt es ebenfalls keine mehr: Für ältere Kunden musste früher zum Beispiel der Anteil von Aktien in einem Sparplan kleiner sein als für jüngere. Heute kann der Kunde machen, was er will.

Wie Giuseppe Consoli von Foyer beobachtet, nimmt die Kundschaft das gern an und auch ein gewisses Risiko in Kauf: „In letzter Zeit wird vornehmlich in Fonds investiert.“ Etwa zu 80 Prozent, zu 20 Prozent in garantiertes Kapital. Jünger würden die Rentensparer auch: „Vor Jahren noch schlossen sie im Schnitt mit 40 einen Altersvorsorgevertrag ab, heute mit 35.“ Nicht jeder setzt viel Geld ein, beziehungsweise nicht gleich. Am Ende reiche das angesparte Kapital vielleicht, sich im Alter sein Haus zu renovieren. Aber das sei ja schon was.

Die offenbar vielfältigen Auffassungen von Altersvorsorge und die zunehmende Deregulierung der Produkte stehen

Die Aca schlägt ein „grünes“ Rentensparen mit verdoppelter Absetzbarkeit vor

natürlich in starkem Gegensatz zu der allerersten, 1990 in Kraft gesetzten *prévoyance-vieillesse* mit Pflichtrente und höchstens 48 000 Franken Absetzbarkeit. Doch schon die „Juncker-Rente“ 2002 schlug einen Bogen zum kreativen Investieren. Insofern, als sie auch als Ersatz der durch die *Loi Rau* steuerlich begünstigten Sicav gedacht war, die gegen EU-Regeln verstößen hatte. Spareinlagen aus der Sicav sollten in die neuen Altersvorsorgeverträge mit der Kombination aus Rente und Kapitalauszahlung umgeleitet werden. Damit die steuerlich begünstigten Altersvorsorgeverträge nicht in Verdacht gerieten, eine unlautere Konkurrenz gegenüber anderen Sparprodukten zu sein, schrieb die großherzogliche Verordnung über die Juncker-Rente vor, dass der Einsatz in diese nicht höher sein konnte als der maximal steuerlich absetzbare Betrag. Überstieg er den auch nur um einen Euro, erkannte die Steuerverwaltung gar nichts an. Erst 2008 wurde diese Regelung vom Verwaltungsgericht gekippt: Natürlich könne man auch mehr

einzahlen und sogar mehrere Renten-Sparverträge gleichzeitig haben, solange nicht in jeden maxiaml eingezahlt und für jeden die Absetzbarkeit beantragt wird. Ansonsten aber sei, wer sich das leisten kann, frei (*d’Land*, 24.7.2008).

Heute gilt das natürlich auch. Und über die jährlichen Prämien hinaus kann jederzeit in einen Altersvorsorgevertrag zusätzlich eingezahlt werden. Das Vorsorgespargen *à la carte*, ob mit Garantie und Sterbetafel oder ob mit riskanten Aktien, ist wie ein buntgefächertes Angebot über die gesetzliche Rente hinaus, ähnlich wie Kranken-Zusatzversicherer von der CMC bis hin zu privaten Gesellschaften auffüllen, was die CNS nicht abdeckt.

Ginge es nach dem Versichererverband Aca, würde dieser Fächer um eine „grüne“ Altersvorsorge erweitert. Ihre Einlagen würden in Projekte investiert, die der ökologischen Taxonomie der EU entsprechen. Für dieses Produkt, schrieb die Aca im Oktober in einem Brief an *formateur* Luc Frieden, könnte die steuerliche Absetzbarkeit bis auf 6 400 Euro im Jahr erhöht werden, wobei das Maximum bei Prämien ab 12 800 Euro im Jahr gelten würde. Marc Hengen fügt an, die Aca stehe ungeachtet ihrer Ideen zum ersten Pfeiler der Altersvorsorge. „Dass er so leistungsfähig ist, ist gut.“ Die Überlegungen der Versicherer gingen eher in die Richtung, Angebote für jene zu machen, „denen eine Rente zu 70 Prozent des letzten Gehalts nicht reicht und die 80 oder 85 Prozent wollen“.

Freilich wäre es auch nicht klug, auf den ersten Pfeiler zu schießen, solange die Sozialministerin ihre Sondierungen noch nicht begonnen hat. Und Änderungen an der „Architektur“ des Systems will sie immerhin selbst. Am Ende könnte ein Diskussionsthema um den *drêtte Pilier* auch sein, wie viel Steuerausfall die Staatskasse durch die Begünstigung der Rentensparverträge hinnehmen soll. 2021 betrug er laut Finanzministerium 207 Millionen Euro und bezog sich auf 72 700 Anträge auf Absetzbarkeit nach Artikel 111*bis*; das war ein Zuwachs um 10 700 Anträge und um 35 Millionen Euro gegenüber dem Jahr 2018. Dass die Zahl der Anträge kleiner ist als die der beim Commissariat aux Assurances registrierten Verträge, begründet das Ministerium damit, dass die Daten aus den Steuererklärungen auf Haushalte bezogen sind, die Zahl der Verträge hingegen auf Einzelpersonen. Auf die wachsende Beliebtheit der Sparverträge bei Leuten, deuten auch die Angaben über den Steuerausfall hin. Dass eine Alternative zu Vorsorgeverträgen mit Banken und Versicherungen in der Schaffung einer öffentlichen Zusatzrentenanstalt bestehen könnte, wie das zur Rentenreform von 2012 den Gewerkschaften versprochen worden war, vergaß die LSAP dieses Jahr in ihrem Wahlprogramm zu erwähnen. Schon 2003 würdigte Jean-Claude Juncker: „Diese Sparinstrumente haben neue Aktivitäten auf unseren Finanzplatz gebracht.“ Anlehnungen der Juncker-Rente an die Riester-Rente waren übrigens deplatziert: Die vom deutschen SPD-Arbeitsminister Walter Riester konzipierte staatlich bezuschusste Rente war vor allem für im „Niedriglohnsektor“ Tätige gedacht. 60 Prozent der „Riester-Sparer“, informiert der Gesamtverband der deutschen Versicherungswirtschaft auf seiner Webseite, verdienen keine 30 000 Euro brutto im Jahr, 40 Prozent keine 20 000. ●



TI
CK
ER

Position dominante

En début de semaine, le *Wort* annonçait la fusion future de deux importants distributeurs de boisson, Munhowen SA et Boissons Heintz. Jointe par le *Land* ce mercredi, Isabelle Lentz, la directrice générale de Munhowen SA, filiale du groupe Brasserie Nationale confirme que des négociations pour un rachat

sont en cours mais que « rien n’est fait à l’heure actuelle, aucune date n’est fixée ». Leader du secteur avec un bénéfice de 1,73 million d’euros en 2022, Munhowen lorgne depuis belle lurette sur son cadet, ses 2 000 clients et son bénéfice de plus de 600 000 euros. Dans le monde de la restauration, où les boissons sont la principale source de marge, ce rapprochement aux contours quasi monopolistiques fait craindre des hausses de prix difficiles à répercuter. « Il nous restera Ruppert », ironise un restaurateur, citant le troisième dépositaire du pays. Le projet de loi sur le contrôle des concentrations entre entreprises, déposée en juin par Franz Fayot, alors

ministre de l’Économie n’a pas encore été soumis au vote des députés. Le Luxembourg reste le dernier pays européen ne disposant pas d’un système national de contrôle des concentrations. ^{FC}

Blocage

Le Comité pour une paix juste au Proche-Orient (CPJPO) voit ses transferts de fonds vers la Palestine lui revenir depuis le mois de décembre. Selon les informations du *Land*, impossible pour l’Asbl de faire transiter les fonds levés via des programmes de coopération. La BCEE confirme : « Quatre paiements n’ont pas pu atteindre les comptes d’ONG bénéficiaires basées dans les

territoires palestiniens ». Selon les messages Swift, des fonds ont été retournés, dans un cas, sur décision d’une banque intermédiaire, en l’espèce Commerzbank Francfort, pour une « décision de politique interne ». Les trois autres virements seraient revenus sur instruction de la banque palestinienne des ONG bénéficiaires (Bank of Palestine) après être passés par la banque correspondante, Bank of New York Mellon. Avant le mois de décembre, la BCEE passait via Deutsche Bank. Les transferts ne portent là que sur quelques milliers d’euros, car il s’agit du solde entre deux programmes subventionnés (de soutien psychosocial à des mères, des enfants et des jeunes palestiniens, notamment dans

le camp de réfugiés de Jénine). Mais le CPJPO vire traditionnellement de plus gros montants, autour de 400 000 euros par an si l’on ajoute le soutien aux institutions de microfinance à destination de Ramallah. « D’une manière générale, Spuerkeess a conscience de la situation humanitaire dans laquelle se trouve la population palestinienne, et n’a adopté aucune mesure interne interdisant le financement des ONG locales », écrit la banque. Cette dernière précise que les transactions vers le Proche-Orient font toutefois l’objet d’une « vigilance renforcée » dans le cadre de la lutte contre le financement du terrorisme. Le CPJPO s’est tourné vers Post Finance, mais les services de

l’établissement public (ne connaissant pas aussi bien les activités de l’asbl) ont demandé tout un dossier explicatif. De toute façon, Post opère via la BCEE pour ses transactions financières. Contacté par le *Land*, Michel Legrand, administrateur du CPJPO, dit que l’asbl n’a « rien à se reprocher ». Cette dernière est régulièrement audité, tout comme le sont les organisations partenaires. « Interrompre des virements aussi importants, c’est une punition collective et c’est très grave », poursuit Michel Legrand. Le blocage n’intervient cependant pas dans le cadre local de la lutte contre le financement du terrorisme, mais au Proche-Orient pour une raison mystérieuse. ^{PSO}

La maison nomade de Marco Godinho

III France Clarinval

Artiste de partout et de nulle part, Marco Godinho revient sur ses débuts et ce qui lui importe : le temps et les siens

Il ne savait pas qu'il allait devenir artiste. Il ne savait même pas que c'était un métier. Marco Godinho a finalement transformé chaque instant de sa vie, si pas en œuvre d'art, en source d'inspiration, en nourriture artistique. « Marcher, lire, écrire, penser, discuter, divaguer, errer, voyager et passer beaucoup de temps avec ma famille et mes amis autour de bons repas sont des pratiques corollaires à l'art », considère-t-il. Aussi, son parcours et son quotidien sont indissociables de son travail.

Né au Portugal en 1978, Marco a presque dix ans quand il arrive au Luxembourg avec sa mère et son petit frère. Ils rejoignent le père, arrivé depuis une année. « Avant cela, j'ai eu une enfance assez belle, tout le temps à l'extérieur, avec peu d'interdits », rembobine-t-il. La famille s'installe au centre d'Echternach, où la communauté portugaise est importante. « Mais nous étions des Portugais un peu à part : on ne venait pas du Nord du pays, on n'allait presque jamais à l'église, on n'a pas construit là-bas... » De cette époque, il se souvient de l'émerveillement des premiers flocons de neige, mais aussi de l'humiliation d'avoir été relégué avec les petits de *éischt Schouljoer* pour les cours d'allemand. Pour s'intégrer, il prend part aux activités locales, sportives surtout. Il s'adonne au judo de manière intensive avant de se tourner vers le football, « comme tous mes potes ». Il retient du sport d'équipe, qu'il pratiquera jusqu'en première division, « un cadre, une discipline, des rendez-vous qui sont comme des rituels ». Parallèlement au lycée technique d'Echternach, Marco Godinho fréquente tous les samedis l'école portugaise à Ettelbruck ; une autre discipline – des trajets en bus, des études en plus –, un autre rythme, un autre challenge.

« J'ai grandi avec ce qui était là, autour de moi, sans trop y réfléchir », constate-t-il. Ainsi, à la librairie du coin, il tombe par hasard sur les magazines *Apprendre à dessiner*. Il se pliera à tous les exercices et ne manquera aucun numéro pendant plusieurs années. « Je fais toujours les choses à fond. » C'est aussi par hasard qu'il apprend l'existence du Lycée des Arts et Métiers (LTAM) où il s'inscrit en dernière minute. « Après la neuvième, j'étais assez désolé car je ne trouvais pas de section qui me convenait. Quand j'ai su que des études artistiques étaient possibles, je me suis précipité. » Au LTAM, l'artiste en devenir entre dans un nouvel univers : « J'étais bon en dessin, de bricolais des tas de choses, mais je n'avais aucun bagage théorique, aucun point de vue conceptuel. Aux Arts et Métiers j'ai beaucoup lu, j'ai découvert la philosophie, la poésie, le cinéma », évoque-t-il avec enthousiasme. Suivront une formation en graphisme et en typographie à l'École des Beaux-arts de Nancy, avec une parenthèse à l'École cantonale des arts de Lausanne et la Staatliche Kunstakademie de Düsseldorf dans le cadre d'Erasmus.

Marco Godinho ne baigne dans un environnement artistique, son père est dans la construction, sa mère est modiste et s'occupe de petits enfants. Il souligne cependant le soutien indéfectible de ses parents, « qui n'avaient pas beaucoup de culture, mais beaucoup d'amour... et de sensibilité. » Par exemple, il raconte que, vers seize ans, il voulait un atelier, « une chambre à soi », pour reprendre les termes de Virginia

Sven Becker

Feuilleton

Avec le recul, Marco Godinho considère cette cabane comme sa première œuvre conceptuelle

Woolf. « Avec l'argent d'un job d'été, j'ai acheté une cabane de jardin que j'ai installée sur notre petite terrasse du troisième étage. Mon père m'a beaucoup aidé pour la construire et y mettre l'électricité. » Une fois terminé, le projet n'intéresse plus l'adolescent : « j'étais satisfait du processus, je n'avais pas besoin d'y aller. » Avec le recul, il considère que c'était là sa première œuvre d'art « que je pourrais définir comme conceptuelle et contextuelle ». Cette cabane en bois de quatre mètres carrés prolonge l'espace de vie de la maison vers l'extérieur. « Trouver de nouvelles façons d'habiter les endroits par lesquels on transite reste un de mes leit-motifs », explique-t-il.

Les prémices de l'univers artistique qu'il va développer au fil de ses projets sont en effet déjà là. Le centre de la réflexion de Godinho tourne autour de la perception subjective du temps et de l'espace. Il se livre à un questionnement sur l'errance, l'exil, la mémoire et le vécu. À travers installations, vidéos, dessins, performances, projets participatifs, il bouscule les conventions géographiques, interroge la représentation de soi, joue avec les mots et les langues, éprouve physiquement la marche et la migration, revisite l'histoire et les courants de pensée, trace, brûle, tisse, accumule, écrit, efface, troue, visse, imprime, noie... La matière première de l'artiste n'est pas le marbre ou l'acrylique. C'est son corps, ses gestes, sa mémoire, ses sens, son histoire, mais aussi les éléments comme le feu, la neige, l'eau de mer, le sel, le vent, le soleil, l'humidité, la terre... « La nature est aussi mon atelier à ciel ouvert, où j'expérimente et laisse pousser les idées ». En d'autres termes, « les grands mots : temps, espace, travail, société... ne définissent pas des thèmes mais sont pris comme des matériaux, dont Godinho s'empare avec art, c'est-à-dire en ne détachant pas la pensée du faire », écrit le curateur et critique d'art Patrick Javault.

Pour visualiser et appréhender l'ampleur du travail de Marco Godinho, on pourra se rendre à Amilly. Dans un ancien site industriel de cette petite bourgade proche de Montargis, au sud de Paris, le Centre d'art contemporain Les Tanneries a ouvert l'ensemble de ses espaces à l'artiste pour une importante exposition intitulée *Un vent permanent à l'intérieur de nous*. Elle met en évidence le travail de Marco Godinho sur la notion de frontière et sur nos liens avec la nature et l'environnement, grâce à des œuvres existantes et de nouvelles installations. « L'ancienne usine est encerclée et traversée par un cours d'eau. Je me suis inspiré de cette cohabitation des éléments naturel – l'eau, la perception du temps, mais aussi le vent, un élément invisible, pour y déployer mon imaginaire », détaille-t-il.

Dans la grande halle, l'installation monumentale *Written by Water* est réinterprétée, adaptée aux dimensions du lieu. Créée pour la Biennale d'art contemporain de Venise en 2019 où Godinho représentait le Luxembourg, l'œuvre consiste en un plan incliné, orienté vers le sud, comprenant une collection de centaines de carnets vides que l'artiste a immergés dans différents endroits de la mer Méditerranée (Gibraltar, Ceuta, Djerba, Carthage, Lampedusa, Catane, Marseille, Nice, Vintimille, Umag, Trieste et au Lido de Venise) au cours de ses voyages, depuis 2013, laissant chaque page s'imprégner de la mémoire de l'eau. On retrouve aussi *See Another Sea* : 201 vers écrits pour les 201 jours que durait la Biennale et imprimés sur des T-Shirts que portait le gardien et médiateur du pavillon. C'est une des actions « infra-minces » typiques de Godinho qui rendent visible les changements imperceptibles de jour en jour.

À l'étage, une série d'œuvres convoquent un lieu précis, marqueur essentiel de la vie de l'artiste ; sa maison. Il revient sur la genèse de ce projet. « Longtemps, je n'ai pas eu de lieu à moi : je vivais chez mes parents, puis en studio d'étudiant, à Paris entre deux appartements, un peu partout, en résidence artistique. J'ai entreposé mes premières œuvres chez des amis de la famille qui, finalement, ont déménagé, vers 2010. Il a alors fallu que je me trouve un lieu. » Il déniche une vieille bâtisse à côté d'Echternach et s'attelle à d'importants travaux pour la rendre habitable. Avec son père, des amis, des collègues, il passe six mois pour réhabiliter une première partie de la maison où Marco et son épouse vont vivre. « C'était très important de faire les choses nous-mêmes, pour des raisons économiques bien-sûr, mais aussi pour ressentir les travaux, apprendre les gestes, comprendre les matériaux et partager ces moments de transmission. »

Plus qu'une maison, *The Infinite House*, le nom qu'il lui a donné, est un projet artistique. Une des premières actions de l'artiste fut de renverser le numéro 8 de la façade pour obtenir le signe infini. Cette conversion, presque imperceptible, pose l'esprit de l'habitat, « toujours en devenir, toujours en mouvement, où l'énergie circule en permanence ». Au fil des travaux qui durent encore, Marco Godinho récolte objets et matériaux qui deviendront la base de ses œuvres. Par exemple on trouve dans l'exposition, un tapis de poussière de tuile où des mots sont dessinés par le vide. Pour une autre œuvre qui donne son titre à l'exposition, il collecte depuis des années poussière, sciure et matières issues des poutres de la charpente de son toit. Plus loin, ce sont des cadres de portes qui deviennent des installations minimalistes (*In Transit*), des copeaux de cartons

Artiste nomade, Marco Godinho emporte avec lui ce qui fera œuvre : la mémoire et le temps

d'emballage qui évoquent une carte météorologique (*From Gesture to Gesture, The Reminder of the Winds*) ou encore dix ans de courriers administratifs transformés en sculpture (*From Gesture to Gesture, Measurement of a Missing Content*). Les procédés mis en œuvre tiennent compte d'une forme d'écologie et d'économie de moyens, ainsi que du milieu (notamment la classe ouvrière familiale) et de la temporalité dans lesquels ils évoluent.

« Je n'ai pas vraiment d'atelier, dans le sens d'un endroit où j'irai travailler chaque jour, comme on va au bureau », rappelle-t-il. Il nomme « camp de base » la table où il pose son ordinateur et empile ses livres. Le centre d'art est donc devenu temporairement une maison d'accueil pour l'artiste. Comme la cabane sur la terrasse de ses parents. Dans quelques semaines, ceux-ci vont déménager et la cabane sera démontée. Qu'importe, elle servira à de nouvelles œuvres, de nouvelles actions. Marco Godinho a déjà une idée : « Je pourrais faire une vidéo où je brûle le bois sur le grill où on faisait les barbecues. Peut-être je vais utiliser les cendres ensuite... » Artiste nomade, il emporte avec lui ce qui fera œuvre : la mémoire et le temps. ●

L'exposition *Un vent permanent à l'intérieur de nous* se tient jusqu'au 21 janvier aux Tanneries à Amilly (Loiret). À cette date, l'artiste et l'équipe donnent rendez-vous pour le finissage autour de l'œuvre *Oblivion (Water)*, un breuvage qui a macéré pendant toute la durée de l'exposition.

Cet événement convivial sera aussi le temps de conversations : Invités par Marco Godinho, Thierry Davila, historien de l'art, philosophe, critique d'art, Christophe Gallois, curateur et responsable des expositions au Mudam Luxembourg, Béatrice Josse, curatrice, autrice, enseignante ainsi que Claire Luna, critique d'art et commissaire d'exposition indépendante, interrogeront les champs d'exploration chers à l'artiste



Aurélien Moïe

Un vent permanent à l'intérieur de nous : les poutres de la maison réduites en poussière et sciure



Austin Butler und Olivia DeJonge in *Elvis* (Baz Luhrmann, 2022)

Zweimal Elvis

IIII Marc Trappendreher

Mit Hilfe neuester KI-Technologien soll der „King of Rock’n’Roll“ Elvis Presley als Hologramm auferstehen und wieder auf Tour gehen. Die Musiklegende verstarb 1977 – wenig später folgte im Jahr 1979 eine erste filmische Hommage seines Lebens durch John Carpenter für das Fernsehen. So nah er sich an den Tod des Musikers fügte, so überaus wohlwollend und würdigend verhielt Carpenters Film sich. Seitdem hat sich das filmische Elvis-Porträt weiterentwickelt. Mit *Elvis* von Baz Luhrmann von 2022 und nun *Priscilla* von Sofia Coppola sind gleich zwei Filme überaus zeitnah entstanden, die in ihrem Blick auf diese Ikone der Musikgeschichte unterschiedlicher nicht sein könnten: Reverenz und Mythologisierung bei Luhrmann, Entmythologisierung und Ikonoklasmus bei Coppola.

Schon der Blick in die Filmografie der beiden lässt ahnen, dass ihr Zugang zum Thema unterschiedlich sein würde: Luhrmann hat sich mit Filmen wie *Romeo + Juliet* (1996) oder

Moulin Rouge (2001) als begabter Musical-Regisseur ausgewiesen. Coppola bewies sich mit *Virgin Suicides* (1999) oder *Marie Antoinette* (2006) als eine Filmemacherin, die in ihren Erzählungen gern eine weibliche Perspektive einnimmt.

Mit *Elvis* kehrt der Australischer Luhrmann nach *The Great Gatsby* (2014) wieder auf die Leinwand zurück. Erzählt wird das Biopic aus der Sicht von Elvis’ Manager, dem Colonel Parker, der sich im hohen Alter rückblickend an den Ausnahmekünstler erinnert und sich gegen die Anschuldigungen wehrt, für den Absturz und den Tod des Stars verantwortlich zu sein. Dieser Parker ist vielmehr darum bemüht, sich selbst als den wahren Schöpfer von Elvis zu offenbaren. Die fast dreistündige Filmbiografie des „King of Pop“ ist entsprechend konzipiert: Das aufrichtige, ja naive Streben und die unverhohlene Ausbeutung sind die beiden Pole, die das Showgeschäft in *Elvis* ausmachen.

Im direkten Vergleich zu Coppolas Film fällt umso mehr auf, wie wenig Luhrmanns Film den Popstar greifbar werden lässt: Elvis wirkt wie eine Leerstelle in einem Biopic, das seinen Namen trägt. Das liegt an der Multiperspektivität, die der Film anstrebt: Es wird viel über und mit Elvis geredet, ja, er ist das allumfassende Thema des Films – die Schauspielerarbeit von Austin Butler, der zumindest in den Szenen der Bühnenauftritte mit dem Bild des King korreliert. Allein: Eine Strategie zur Subjektivierung unterdrückt der Film, nie sind wir wirklich an die Erlebniswelt des Künstlers angebunden, dafür ist der Film schlicht zu betulich. Er greift Elvis’ Drogenexzesse und seinen anschließenden Abstieg zwar auf, doch nur um ihn in der Opferrolle des Systems zu lesen. Die extradiegetisch eingestreuten Neuinterpretationen von Elvis-Songs funktionieren dabei als auditive Lektürehilfe: „I’m caught in a trap / I can’t walk out.“ *Elvis* ist eine ange dachte Distanzierung bei gleichzeitiger Zelebrierung, um sich so in ein größeres Entschuldigungs-Narrativ zu platzieren: Die Ausarbeitung der verschiedenen Themen ist besonders bestimmt von Schuldverschiebungen und ethischen Ausflüchten. Jeder und niemand ist verantwortlich. Darin wird zumindest eines ersichtlich: Der Film gibt sich oberflächlich subversiv, nur um durch die Hintertür den „Mythos Elvis“ fortzuschreiben – ähnliches konnte man in Andrew Dominiks *Blonde* (2021) beobachten. Erst ganz am Ende und deshalb viel zu spät, wenn die Found-Footage-Aufnahmen den echten, aufgedunsenen und von Drogenmissbrauch zerrütteten Elvis zeigen, der voller Leidenschaft singt, beginnt der Film eine Wirkung zu entfalten, eine Bewusstmachung, wie gesellschaftliche Beanspruchung den Menschen zerbricht. Und zwar auf eine äußerst unmerkliche Art. Ein Ikonoklasmus ist *Elvis* deshalb aber noch nicht.

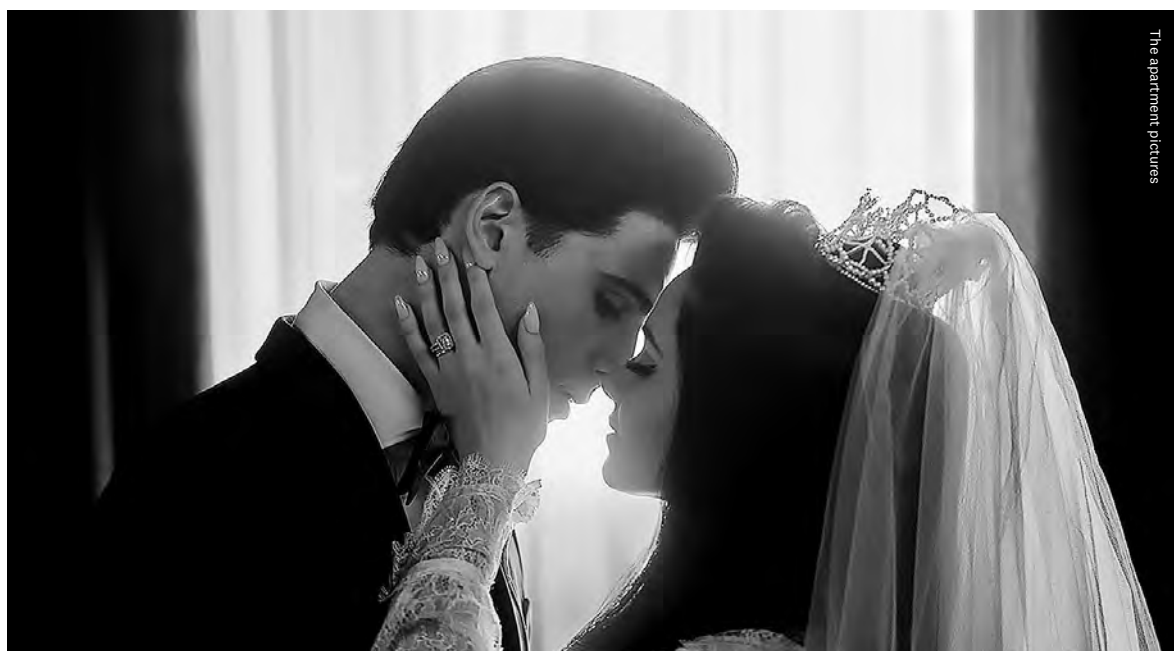
Es ist bei dieser kontrastiven Gegenüberstellung beachtlich, wie sehr man verleitet sein könnte, Coppolas Film als direkten Angriff auf Luhrmann zu sehen. Doch ganz so direkt und plakativ geht Sofia Coppola nicht vor: Ausgehend von der 1985 veröffentlichten Biografie *Elvis and Me* von Priscilla Presley und Sandra Harmon wird in ihrem Film von der schwierigen Beziehung zwischen Priscilla Beaulieu und Elvis Presley erzählt.

Dezidiert und konsequent aus der Frauenperspektive geschildert, ist dieser Film ein tatsächlich dekonstruktivistischer Blick auf die Ikone Elvis Presley: Als ein nahezu psychopathischer Manipulator profitiert Elvis von dem Machtgefälle in der Künstler-Fan-Beziehung, um sich die junge Frau gefügig zu machen. Priscillas zunehmende Isolierung und das Hineingleiten in die Drogensucht werden von Elvis inszeniert; er ist hier sehr transparent in der Täterrolle markiert.

Coppola möchte zeigen, wie Elvis’ glanzvolles Bühnenimage mit dem der Privatperson in Konflikt gerät: Da die coole Rampensau, hier der schüchterne Mann mit Mutterkomplex – in Andeutungen lässt die Filmemacherin durchscheinen, dass die kollektive Vereinnahmung von Elvis im öffentlichen Raum tiefe Spuren im privaten hinterlässt. Doch ist damit kein Entschuldigungs-Narrativ aufgestellt. Um größere Fragen zu ausbeuterischen Tendenzen des Showgeschäfts geht es Coppola nämlich nicht. Ihr Film stellt keinerlei Verbindungen her zwischen dem ausgebeuteten Künstler als Opfer des Showgeschäfts, das im Privaten neue Ausbeutungstendenzen schafft. Coppola deutet diese zwar mit dem Manager Parker an, der nur über Telefongespräche und beiläufige Erwähnungen in dem Film präsent ist. Die wechselnden Schuldzuweisungen in der Causa Elvis – die Luhrmann bereits am Anfang seines Films mit der Szene im Spiegelkabinett anlegte – sucht man bei Coppola vergeblich. Dies ist insofern konsequent, als *Priscilla* eben nicht das Biopic über den Musiker, sondern über dessen Frau ist. Der konsequente Verzicht auf Elvis-Songs ist in dieser Hinsicht auch vielsagend.

Da, wo Luhrmann apologetisch verfuhr, operiert Coppola ausgesprochen didaktisch, immerzu die Ungerechtigkeit und die Last dieses Frauenschicksals vermittelnd. Ihre Bildersprache weist einmal mehr in diese Richtung: Coppola ist eine begabte Regisseurin der geschlossenen Räume – aus dem Versailles des 18. Jahrhunderts in *Marie Antoinette* ist nun Graceland, Elvis’ Privatresidenz in Memphis, geworden. Coppola inszeniert diese Residenz als einen Ort der leeren Interieurs, die innerliche Vereinsamung Priscillas in die filmische Raumgestaltung übertragend. Die zunehmende Kälte in deren Beziehung vermittelt sie mit einem Effekt der Distanzierung – gerne zeigt sie die Ehepartner in der Halbnahen –, lässt so Mitleid und Sympathie für Priscilla aufkommen, ohne jedoch ihr Publikum unmittelbar und direkt an deren subjektive Erlebniswelt anzubinden. Sie betrachtet Priscilla mitunter sehr stark aus der Position einer Beobachterin, die die junge Frau als Fallbeispiel einer strukturellen Ungerechtigkeit inszenieren möchte – entlang heutiger Schlagwörter wie toxische Männlichkeit, Machtasymmetrie und Patriarchat. Pablo Larraíns *Jackie* (2016) oder *Spencer* (2020) waren in dieser Hinsicht viel radikaler. Coppola nutzt die öffentliche Persönlichkeit von Priscilla so, dass sie über sie ihren didaktischen Impetus, ganz im Sinne der Post-me-too-Bewegung, legitimieren kann – eine weitere, nunmehr kollektive Vereinnahmung der Frau durch Hollywood.

In allen Fällen sind die Blicke auf Elvis sehr kontrastreich: Während Luhrmann versucht, den Mensch über dem Künstler zu lesen, liest Coppola den Menschen über dem Künstler. Sie operieren aus unterschiedlichen Richtungen, legen indes kurioserweise einen gemeinsamen diskursiven Punkt frei: Beide Filmbeispiele zeigen in ihren jeweiligen inneren Zugängen und den damit verbundenen Spannungsfeldern, wie komplex die Frage danach ist, ob man Künstler und Mensch voneinander trennen kann, darf – und soll? ●



Jacob Elordi und Cailee Spaeny in *Priscilla* (Sofia Coppola, 2024)



Les planètes étaient alignées

IIII Godefroy Gordet

Tout a commencé par une simple question : « À quel moment se dit-on peintre ? ». Au-delà de celui qui exprime interroge notre réalité et nos concepts, être peintre pour Pit Riewer signifie surtout une fascination pour la matérialité de la peinture. Dès lors, en quelques phrases, tout était dit. Il est indéniable que dans l'art ou ailleurs, les possibilités de « représenter » le réel comme le fictionnel sont infinies, et le médium peinture ne fait pas exception. Pour Pit Riewer, la peinture permet l'exploration de notre réalité visuelle par un médium tactile. Elle lui donne l'espace pour penser aux personnes, aux objets, aux paysages d'une manière très personnelle.

Il y a trois ans Pit Riewer émerge sur la scène artistique locale et déjà, trois de ses toiles entrent au Salon du Cercle artistique de Luxembourg. Sa mère l'a poussé à tenter sa chance, le forçant à dépasser son humilité. « Je crois que ma modestie restera, car je suis assez cri-

tique et je me pousse toujours plus loin », relate Riewer. Et pourtant, à mesure du temps, bien que d'autres doutes s'invitent dans son esprit et que les enjeux grandissent, Pit Riewer fait preuve d'audace et de confiance envers son travail artistique. « Je n'ai jamais vraiment cru que quelqu'un serait intéressé par mon travail. En fait, je suis très réaliste dans l'âme et je voulais étudier la peinture pour devenir professeur ». Son apprentissage encore incomplet, le jeune peintre a de nombreuses personnes à rencontrer avant que ses incertitudes financières et personnelles s'effacent et qu'il puisse aborder sa carrière sereinement. « J'ai beaucoup appris et rencontré des gens extrêmement talentueux et sympathiques. Et puis, j'ai eu la chance d'avoir à mes côtés ma chère amie la photographe Marie Capesius qui m'a beaucoup aidé à m'installer professionnellement ».

Déjà, en une poignée d'expositions, où s'installe une nostalgie urbaine comme son motif signa-

ture, Pit Riewer tape dans l'œil du public, de la critique. Il séduit aussi la Galerie Reuter & Bausch qui l'accompagne comme un jeune espoir de choix. Avec le recul, si Pit n'a pas encore l'expérience de ceux installés depuis longtemps, il estime être présent à « un moment globalement bon et passionnant pour les jeunes artistes luxembourgeois ». Au Grand-Duché, que ce soit dans le public, comme dans le privé, la jeune génération du domaine des arts visuels n'a jamais été aussi visible, « penser que j'ai eu ma première exposition en galerie à 22 ans, chez Reuter & Bausch, et que j'ai travaillé avec eux, c'est fou pour moi », s'exclame le jeune peintre. Il poursuit par un constat assez pertinent, « dans l'ensemble, j'ai le sentiment que le public est enthousiasmé et prêt à découvrir une énergie jeune et à voir de nombreux types d'œuvres, non seulement de la peinture plus traditionnelle mais aussi des installations, des vidéos... ».

Aujourd'hui, à tout juste 24 ans, il est lauréat du prix Révélation 2023 du CAL. « Toutes ces choses vont si vite que je n'arrive pas encore à vraiment m'en rendre compte », exprime l'artiste. Après sa première exposition personnelle à Dudelange en février 2024, au Centre d'art Nei Licht, Pit Riewer a prévu de voyager un peu, « pour avoir un nouveau regard ». Ensuite, il espère se rendre vraiment compte de ce qui s'est passé ces trois dernières années.

Ce succès vient d'abord de la qualité artistique de son travail qui mêle la simplicité des sujets à une grande technicité, en prenant pour base des photos de son quotidien. Peindre à partir d'une matière photographique est une chose difficile, précise Pit Riewer, dans la mesure où de nombreuses informations y sont déjà pré-

sentes. « J'essaie donc de déconstruire les photographies. Alors, je peux voir plus clairement quelles qualités de l'image m'intéressent ». Ce matériau, qu'il décrit comme « une image semi-abstraite », est ensuite utilisé comme référence pour la peinture, et petit à petit il s'en détache, « le tableau doit alors tenir debout tout seul ». Cette passionnante tension qui s'impose lorsqu'il s'agit de « simplifier » pour comprendre une image intéresse profondément Pit Riewer. Dans cet esprit, il ne souhaite pas trop en donner au spectateur, « la couleur m'est très importante et je fais une utilisation minimaliste des coups de pinceau ».

En fait, son principal intérêt est la manière dont les peintures sont créées et superposées. C'est pourquoi il aime tant la peinture abstraite et minimaliste. D'ailleurs, la question de son identité artistique le taraude continuellement : « Je suis probablement plus un peintre figuratif que je ne voudrais l'admettre, je m'efforce d'être comme l'un des grands artistes abstraits, mais il est extrêmement difficile de faire de l'art purement abstrait qui soit décent ». Riewer dialogue avec l'abstraction en accordant une extrême importance à la surface du tableau, « mes peintures existent dans cet espace entre abstraction et figuration où la nature abstraite de notre monde visuel et conceptuel est acceptée et travaillée ».

De raison et de passion, Pit Riewer a élu domicile sur la scène locale. Et il hérite les initiatives qui la pousse à se dépasser, « que ce soit dans le statut d'artiste qui existe ici, comme dans les programmes d'aide financières pour les artistes professionnels, ou les projets de résidences, et d'échanges artistiques, le soutien



Pit Riewer dans son atelier
au Verlorenkost

local aux artistes au Luxembourg me paraît très bon par rapport à la plupart des pays ». Il admet tout de même encore une forme de « désavantage financier », qui oblige de nombreux artistes à partir à l'étranger pour « payer leur loyer et leurs frais de subsistance ». Aussi, une réelle communauté artistique locale et proche a du mal à véritablement germer et de se fédérer. « Avoir plus d'artistes professionnels dans un même lieu permettrait d'avoir plus d'échanges et de points de vue, ce qui, je pense, faciliterait la vie », propose Pit Riewer.

Et justement, à ce titre, Pit Riewer n'hésite pas à s'impliquer dans certaines communautés locales, et notamment la communauté *queer*. En tant qu'artiste et également en tant que personne *queer*, il lui paraît important de s'investir moralement dans de tels projets. « Il y a encore beaucoup de divergences dans le monde de l'art et dans la société. De nos jours, les artistes *queer* sont souvent utilisés pour couvrir des scandales homophobes et/ou transphobes, cela a été vu avec des institutions du monde entier, il en va de même pour les scandales sexistes et racistes bien sûr ». C'est l'adage de l'artiste, surtout à son stade de carrière, que de ne pas avoir les possibilités pécuniaires pour déplacer les montagnes, mais de pouvoir investir du temps et le cadre d'une plateforme de visibilité pour faire entendre une bonne cause. Car chaque investissement amène à de nouvelles rencontres, l'une des ambitions majeures du jeune artistes, « à l'avenir, j'ai vraiment envie de voyager, de rencontrer et de parler avec des artistes dans de nouveaux endroits et de voir comment cela affecte ma pratique artistique. Mais surtout, je continuerai à peindre et je verrai où cela me mène ». ●

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Der Kater danach

IIII Michèle Thoma

Man kann ja nicht sagen, dass sie sich keine Mühe gaben. Sie. Wir. Die Menschen. Dass wir uns keine Mühe gaben. Als das alte Jahr verendete und es zur Hölle geschickt wurde aus der schon ein neues auftauchte, schon randaliert es vor der Tür. Wir grüßten, etwas unsicher diesmal. Wir sind ja gebrannte Kinder, wie wir so durch den Wunderhagel laufen, um unsere Schädel irrlichtert es und am Horizont dräuen neue Monster, die alten machen es sich auf dem Thron bequem. Wir sind skeptisch geworden. Wie oft haben wir in den letzten Jahren gedacht, dass es jetzt bestimmt wieder super wird, das haben wir schließlich gebucht, grad wir hier, und alles war nur ein Irrtum? Diese komische Zeit, Masken, Krieg nebenan, der muss sich in der Adresse geirrt haben. Aber dann ist er eingezogen, und es ist Ernst geworden, und wir sind ernst geworden.

Und Weihnachten wurde plötzlich wieder Weihnachten genannt. Nicht mehr X-Mas oder sonst was panisch Ironisches. Und es wurde, zumindest erschien mir das so, in den sogenannten sozialen Medien noch mehr gewünscht als in früheren Jahren. Ausgiebiger. Und, zumindest erschien mir das so, anders. Wahrhaftiger. So als würde man einander wirklich wünschen. Gutes auch noch. Nicht nur das Beste. Manche schrieben gar, wir sollten aufeinander aufpassen. Uns um einander kümmern. Nett zueinander sein. Zugewandt. Selbst hartgesottene Linke vertagten das Menschliche nicht bis nach der Revolution.

Nichts als Liebe. Ich bin Liebe. Liebe trieft aus all meinen Poren, meine Empathie ist grenzenlos, mit allen Dummköpfen und Gemeinen, wer bin ich über sie zu urteilen? Vielleicht bin ich doch eine Heilige? dämmert es mir. Angeschlossen an einen universellen Liebesgenerator, eine kosmische Love Machine, Turn



Kalt wird's auch noch

on, Tune in!, wie das in der guten, alten Zeit hieß. Und ich bin nicht allein, lauter Liebe, wohin ich auch blicke! Also nicht nach Gaza, da schau ich jetzt einfach nicht hin.

So Balsam. So könnte es ewig weitergehen, denke ich. Love & Peace Recycled, können wir grad gut gebrauchen. Ist grad so verdammt ungemütlich. Kalt wird's auch noch. Ich lese, dass eine Wärmepumpe im Meer ausfallen könnte und wir dann in eine Eiszeit abdriften.

Und dann ist es vorbei. Wie eine Krankheit. Ich wache auf und es ist vorbei. Ich bin ernüchtert. Geheilt. Würge höchstens noch an all den Liebesausscheidungen.

Wenn ich z.B. im Abreißkalender blättere, den mir eine liebe Freundin geschenkt hat. Heilende Gedanken für jeden Tag 2024, heißt er. Wie war ich gerührt, weil sie es so gut mit mir meint, oder wenigstens meint, es gut mit mir zu meinen, bestimmt will sie mir was Gutes tun. Mich heilen von mir.

Ich könnte es ja mal versuchen! Offen für alles Schöne, man sollte sich nicht immer so sperren. Die Autorin hat fünfzig Millionen Bücher verkauft, die von Heilung, Dankbarkeit und innerer Kraft handeln. Sie ist erst vor kurzem gestorben, uralte natürlich und wahrscheinlich so faltenfrei,

wie auf den Fotos auf denen sie so aufreizend aufmunternd lächelt. Sie hat jede Menge Sprüche auf Lager, die noch besser sind als die vom Dalai Lama. Diese Sprüche sind immer aufbauend. Am 6. Januar z.B. beruhigt sie mich: „Es ist völlig in Ordnung, Geld zu besitzen. Ich verwende mein Geld weise.“

Warum habe ich plötzlich Schaum vor dem Mund? Bin ich jetzt auch noch besessen? Warum dieser Backlash? Vielleicht vertrage ich Positives Denken nicht? Ich war doch gerade erst süchtig danach, konnte gar nicht genug kriegen? Wie die Menschen sich plötzlich umschnurrten und mental kuschelten, sich überschütteten mit nahrhafter Freundschaft. Als wären wir alle unterernährt. Wie wir uns gegenseitig ermahnten aufeinander zu schauen, und es mir zum ersten Mal ernstgemeint vorkam. So als hätten alle ein Riesenbedürfnis nach dem Guten, nach Sinn, was plötzlich identisch war, allen fiel es wie Schuppen von den Augen. Als wären wir jetzt Andere geworden, jetzt aber wirklich, in echt. Nicht nur bessere Menschen light, wie nach Corona, wie nach Greta.

Warum kann es nicht immer so weiter gehen? Halten wir Liebe nicht aus? Zumindest keinen Marathon? Könnten wir nicht einfach weitermachen, beharrlich begeistert wie die Christmas-Freaks? ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Jonk an Al

IIII Jacques Drescher



De Puppelchen heescht Balthasar;
Knapps op der Welt – e Shooting Star!
Eng Foto weist dat jonkt Geméis
Mat senger Bomi, eistem Tréis.

En neie Pränz, eng al Debatt:
Déi Rentefro op Schratt an Tratt.
Am Wort, do gött een et gewuer:
Do schreift eent: „Denkt un iwwermuert!“

Gespuert misst ginn, dat ass d'Devis:
„Déi Jonk bezuele fir eis Kris.
Déi Al, déi hunn ze vill scho kritt;
Geschwënn hu mir en Defizit.“

Deemno keng Fro vun Aarm a Räich,
A jidderee wier dobäi gläich.
Deen ouni Geld an dee mat Mënz;
D'al Bomi wéi de jonke Pränz.

MAUX DITS D’YVAN

Dans le mur !

« On n’emprisonne pas Voltaire », disait de Gaulle à propos d’un appel à l’insoumission de Jean-Paul Sartre. Notre ministre de l’Intérieur, au français un peu approximatif, est peu susceptible de comprendre la pensée du grand Charles. Après s’être indigné d’avoir été deux (2 !) fois menacé, en plein centre-ville, par un gobelet pointé devant son auguste nez, le peu glorieux Léon se montre not amusé devant le slogan « Nee zum Heescheverbued » taggé sur son mur qui n’en finiiiiiiit pas de protéger sa propriété. Contrairement au général, notre soldat du *law and order* emprisonnerait volontiers Serge Tonnar, dont un poème tout ce qu’il y a de plus anodin n’aurait pas été pour rien dans cet acte de vandalisme. Fichtre ! Les mots du poète seraient donc plus forts que les maux du politique ? Au lieu de raser les murs, le ministre de l’intérieur semble dire au barde « ça va barder ! », oubliant au passage que c’est lui-même qui a rapproché mendicité et vandalisme : tous les deux, désormais, sont interdits, à raison pour le second, sans raison pour le premier.

En interdisant l’interdit de l’interdit de sa prédécesseuse, Gloden passerait presque pour un de ces soixante-huitards qui criaient dans les rues de Paris : Il est interdit d’interdire ! Mais s’il pense caresser ainsi ses électeurs dans le sens du poil, il faut bien constater que cet électorat constitue une majorité fort silencieuse, les cris d’indignation, de la Caritas aux bobos, de la gauche aux pirates, couvrant bien fort le mutisme de tous ces braves gens qui préfèrent les mendiants dans la vitrine d’Oberweis que devant celle de Namur. Comme dans la chanson, ses adversaires lui « auraient même coupé les choses, par bonheur il n’en avait pas » : *de Gloden ouni Hoden*, en somme ! Il n’y a guère que la pauvre Madame Kremer pour voler au secours du ministre quand elle s’indignait dans les colonnes du *Wort* : « D’Leit sollen entspaant duerch eis schéi Staat kënne goen, eis schéin an deier Geschäfte kucken. Räich Cliente sollen heihi kommen an all dëst soll ee gudden Image bréngen ».

Mais peut-être que le vandale du scandale de Grevenmacher voulait simplement paraphraser le vieux Brecht, en se demandant (en allemand, à l’intention du glorieux en question) : « Was ist das Taggen einer Mauer gegen die Errichtung einer Mauer ? » Il y a des images qui impriment, comme disent les communicants. Et le mur de Gloden pourrait bien devenir le symbole des débuts du nouveau gouvernement du nouveau Luc : les murs de prison dressés devant les mendiants insolubles, le mur de la frontière d’un pays qui arrête les immigrants appelés économiques, le mur du silence élevé (et finalement « leaké ») devant la presse et les députés qui voulaient prendre connaissance de l’accord de coalition et qui faisait du neie *lucky Luc* un *leaky Luc*, les murs à Uerschterhaff qui accueilleraient à toute vitesse les condamnés en comparution immédiate, le mur, enfin, qui lui se fissure, entre la droite et ses extrêmes.

Le mur protège et emprisonne. Il y a en Provence les murailles en pierre sèche et au Luxembourg les remparts au cœur sec. Le mur de Berlin est tombé, les murs de Guerlain, Gucci et autres Hermès sont plus solides que jamais. Sans oublier le mur du çon que nos confrères du *Canard Enchaîné* ne tarderont pas à dédier à Leon Glauque que les gens de cœur verraient bien déjà au pied du mur. ● YVAN



Ein Reisebericht wie Radiopop zum Mitsummen

IIII Claire Schmartz



Der Daigoji-Tempel in Kyoto

Robert Weis’ Gedichtband *A tiny nature: Recollections of poems and trees* (2023) verbindet seine Auseinandersetzung mit der japanischen Miniatur-Gedichtform der Haikus mit Betrachtungen der Kulturform der Bonsais, japanischer Miniaturbäume. Zum Zeitpunkt des Verfassens dieser Kritik bekommt es angesichts des vor Kurzem im Kino angelaufenen, beeindruckenden Films *Perfect Days* von Wim Wenders, der ebenfalls in Japan spielt (und sich auch mit Bäumen, dem Spiel des Lichts und Schatten im Blattwerk und der Beachtung der kleinen Dinge im Leben befasst), ein starkes symbolisches Kunstwerk an die Seite gestellt – was Parallelen und tiefgreifende Querverbindungen erlaubt.

Das französischsprachige Reisebuch von Robert Weis, *Retour à Kyôto*, das wie sein Gedichtband dieses Jahr erschienen ist, führt den Paläontologen und Schriftsteller mit starkem Interesse für Japan und die japanische Kultur zurück in dieses Land; auf eine Wanderung auf den Spuren des alten Pilgerweges Kumando Kodô. Nach dem Ende einer Beziehung erklärt der Ich-Erzähler diese Wanderung zu einer Suche nach sich selbst, die an Elizabeth Gilberts Weltbestseller *Eat, Pray, Love* erinnert:

„Toutes les certitudes sur lesquelles j’ai cru avoir construit ma vie se sont révélées éphémères. J’étais à la recherche d’une existence remplie de sens, et je naviguais à vue, dans une mer inconnue, à la recherche d’une île, un havre sûr qui me permettrait de me reconstruire. Il me fallait pour cela abandonner mes repères, quitter l’Europe et sa culture familière et me frotter à l’inconnu [...].“

Sein Weg geleitet ihn über Nara und durch die ländlichen Bergregionen, von der neuen in die alte Hauptstadt, von Tokio nach Kyoto, wobei vor allem Kyoto im Fokus der Analyse steht: eine Stadt, die in der Spiritualität Japans eine zentrale Rolle spielt. Denn immerhin ist der Anlass für diese Wanderung und Reise auch ein spirituelles Anliegen.

Die Gratwanderung an der Grenze zum Klischee ist heikel

Genau diese Sinnsuche prägt die Betrachtungen und Beschreibungen des Reisenden: seine Geisteshaltung und die Achtsamkeit, mit der er seine Umgebung und die Kultur auf sich wirken lässt oder aufnimmt; den Detailreichtum, mit dem er seine Erfahrungen und Beobachtungen beschreibt; seien es buddhistische Tempel, die ihn umgebende Natur oder Teehäuser. Geprägt von Shintoismus und Buddhismus, gibt er sich den sinnlichen Erfahrungen hin und lässt seinen Geist wandern, betrachtet insbesondere die Schönheit der kleinen Dinge und Gesten im Alltag. Minutiös, schwelgend und selig – so werden hier kleine und große Weisheiten gefunden oder erzählt.

Doch es ist nicht nur eine innere Reise, sondern auch eine tatsächliche Reise, die ebenfalls mit detailreichen Erklärungen kultureller Besonderheiten wie Gedichten oder Bonsais sowie architektonischen Besonderheiten in den Städten gestückt wird. Der Autor liefert zahlreiche historische Hintergründe oder untersucht geografische und botanische Besonderheiten entlang des Wanderwegs. So alterniert das Buch zwischen Reisebericht, Meditationen und schwärmerisch-be-

wundernden Betrachtungen der Umgebung und der Schilderung der persönlichen Erlebnisse und Empfindungen oder Begegnungen entlang des Wanderwegs.

Dass ausgerechnet Japan zum Schauplatz und zur Projektionsfläche für diese Suche nach sich selbst wird, ist von der starken Begeisterung des Erzählers und Autors für diese partikuläre, über Jahrhunderte weitergegebene traditionelle Kultur geprägt. Gleichzeitig zeichnet sich in seinen Betrachtungen oftmals ein Hang zum Fantasieren, Träumen und auch Exotisieren ab. Bei aller Kenntnis der japanischen Kultur und der symbolischen Bedeutung der kleinsten Gesten oder Details, werden diese zum Teil durch die verzauberten Augen des Erzählers magisch erhöht. Und so wirken manche der Beobachtungen über dieses Traumziel und die unglaubliche Sinnhaftigkeit der kleinsten Kleinigkeiten auch so, als würde hier jemand etwas sehen, weil er etwas sehen will. Die Gratwanderung an der Grenze zum Klischee ist heikel. Mit Sorgfalt und liebevoll erzählt, rettet der Abwechslungs- und Informationsreichtum des Berichts sowie die Aufrichtigkeit der erzählten Sinnsuche den Text oft vor der Oberflächlichkeit. Doch gelegentlich fragt man sich auch, ob hier nicht nur Träume, die jemand ohnehin hatte, bloß bestätigt werden sollen.

Und doch ist auch das ein Teil dieses besonderen Reisebuchs, das von einem in sich ruhenden Weg zu sich selbst zeugt und gleichzeitig vor Wissensreichtum strotzt: dass es oft einen Sinn und Erkenntnisse über den eigenen Platz in der Welt findet. Bei allem Schwärmen zeugt das Reisebuch von einem Wanderer, der zutiefst mit sich selbst im Reinen ist – und so das gefunden hat, was er allgemein und spezifisch hier, auf dem Weg in die alte Hauptstadt Japans, gesucht hat. ●

Robert Weis: *Retour à Kyôto*.
Französisch. Transboréal, Paris 2023.
200 S. 11,90 Euro

Kritik

Eine Kurzgeschichte von Rocco Siffredi

„Don Dildo lobt deinen Bruder“, sagte Claude und sah über den Zeitungsrand hinweg.

„Schön“, antwortete ich.

Der Whisky entfaltete eine seltene Note aus Kirsche und dem Geruch von Zedernholz auf einem seltsam reduzierten Bett aus Torf in meinem Mund. Ich hielt die Zunge still, schluckte Sekunden später.

„Letzte Woche hat er dein Buch an gleicher Stelle verrissen“, fuhr Claude fort. „Sieht nach berechnender Abrechnung aus.“

Ich roch am Glas, sah das Cherryfass vor mir, in dem der Whisky gereift war, konnte aber keine Zeder in der Gegend der schottischen Destillerie ausmachen.

„Wenn sich Kritiker Pseudonyme zulegen, die an die Namen von Pornostars erinnern, dann hat das nichts mit Literatur zu tun, sondern mit der eigenen Impotenz“, antwortete ich. „Lohnt sich nicht darüber nachzudenken.“

„Aber schadet der eh schon dürrtigen Kritik in diesem Land“, erwiderte Claude, legte die Zeitung beiseite.

Ich zuckte mit den Achseln.

„Zumal er nicht der Einzige ist, der seine Position als Journalist missbraucht, um seine Animositäten loszuwerden“, legte Claude nach. „Da gibt es ja auch noch Lisa Klett, die, sagen wir mal, eine leichte Bildung hat, und glaubt, etwas Größe zu generieren, wenn sie vornehmlich ältere männliche Autoren in die Pfanne haut.“

„Probier den Whisky“, sagte ich, „der ist besonders.“

„Mich regt das auf, wenn jemand sich so wenig Mühe gibt, den eigenen Revanchismus gegen etwas, das ihm nie widerfahren ist, zu kaschieren“, sagte Claude und goss sich von der torfigen Zedernkirsche ein, ehe er fortfuhr: „Lassen wir die Klett. Mir ging Don Dildos Geschreibsel schon auf die Eier, als er sich noch namentlich zu seinen Artikeln bekannte. Jedes Mal hat er das Buch, das er besprechen sollte, auf das Buch eines anderen bekannten Autors reduziert, damit er nicht über den Roman, den er gelesen hatte, schreiben musste. Zudem hat sein penetrantes *Name-Dropping*, mit dem er zeigt, was er alles gelesen hat, mich so oft die Augen verdrehen lassen, dass ich ihn wegen Misshandlung verklagen könnte. Wenn etwas so leicht zu durchschauen ist, ist das doch peinlich. Du solltest etwas über ihn schreiben.“

„Ich rezensiere schon lange nicht mehr“, erwiderte ich.

„Keine Rezension. Eine Geschichte über ihn. So wie du das immer machst, eine Fiktion, direkt aus dem Alltag.“

„Wozu?“, fragte ich.

„Weil es lustig ist.“

„Mich regt das auf, wenn jemand sich so wenig Mühe gibt, den eigenen Revanchismus gegen etwas, das ihm nie widerfahren ist, zu kaschieren“, sagte Claude

„Für wen? Für Don Dildo?“

„Nee, so viel Humor hat der nicht, wenn er mit sich selbst konfrontiert wird.“

Claude trank, verzog leicht das Gesicht: „So gut ist der auch nicht“, sagte er.

„Dann lass ihn mir“, erwiderte ich.

Jemand knallte die Haustür. Aus dem Flur rief Clara: „Na, schon betrunken, ihr Flaschen!“

Wir lächelten.

Dann flog die Wohnzimmertür auf und Clara hielt eine Plastiktüte hoch. Wir schauten sie fragend an, und sie begann, Tannenzweige und Efeu, Zapfen und andere Fundstücke auf dem Tisch auszubreiten, holte dann noch Zimtstangen aus der Küche und sagte: „Ich mach jetzt einen Adventskranz. Und ihr?“

„Wir reden über Don Dildo“, sagte Claude.

„Nein“, widersprach ich, „wir reden über Kritik.“

„Warum?“, fragte Clara.

„Ist sie wichtig? Brauchen wir sie? Und wenn ja von wem?“, sagte Claude.

„Mögt ihr Adventskränze?“, fragte Clara.

Wir schwiegen, sahen ihr zu, wie sie die Tannenzweige um einen grün umwickelten Kranz aus Stroh band.

„Kritik schafft Öffentlichkeit“, sagte ich nach einer Weile. „Sie bringt Bücher ins Gespräch, egal ob sie lobt oder verreißt.“

„Dann ist ja alles gut“, antwortete Claude.

„Man darf entgleisen, aber es gibt die Art und Weise“, fuhr ich fort.

„Wenn du öffentlich was gegen einen Kritiker sagst, heißt es, du kannst nicht mit Kritik umgehen“, sagte Clara.

„Dass man das angeblich nicht darf, sich öffentlich wehren, hat ein Kritiker erfunden. Jede Wette“, antwortete Claude.

„Bringt ihn doch um“, sagte Clara.

„Clara!“ riefen Claude und ich fast gleichzeitig.

„Was denn!“, sagte sie. „Ihr steht doch auf Fiktion und wenn man euch etwas Literarisches vorschlägt, tut ihr entrüstet.“

„Mord ist keine Fiktion“, sagte ich.

„Nein, kann aber Literatur sein“, konterte Clara.

„Wo ist der Unterschied?“, fragte Claude.

„Zwischen was?“

„Zwischen Fiktion und Literatur?“, erwiderte Claude.

Wir schwiegen.

Clara begutachtete ihr angefangenes Werk, zupfte an einigen Zweigen herum, ehe sie sagte: „Gieß mir auch einen ein.“

„Du trinkst doch nie Whisky“, erwiderte ich.

Da sie nicht antwortete, stand ich auf und holte ein Glas aus der Küche. Als ich zurück ins Wohnzimmer kam, sah Claude aus, als studiere er den Deckenanstrich, um daraus die Zukunft zu lesen. Sein Gesicht wirkte verkniffen. Ich schwieg, um ihn nicht beim Denken zu stören, setzte mich, goss Clara einen Whisky ein, als Claudes Züge sich plötzlich entspannten und er sagte: „Alle Kritiker stehen sowieso auf Peggung.“

„Was ist das denn?“, fragte Clara.

„Wenn man sich so einen Plastikschwanz umschnallt und den anderen anal penetriert“, erklärte ich.

„Die Zeiten sind vorbei“, sagte Clara.

„Ich meinte doch nicht dich.“

„Ach“, antwortete Clara, „an mich denkst du bei so was nicht mehr.“

„Soll ich gehen?“, fragte Claude.

Ich reichte Clara ihr Glas und sie leerte es in einem Zug, ehe sie sagte: „Wenn man mit einem Text an die Öffentlichkeit geht, muss man damit rechnen, dass es Menschen gibt, denen der Text nicht gefällt. Das gilt für Romane genauso wie für Kritiken.“

„Wieso darf man dann Romane kritisieren, Kritiken aber nicht?“, fragte Claude.

„Kann man doch. Nur derjenige, der verrissen wurde, darf nicht“, sagte Clara. „Das wirkt, wie gesagt, immer, als sei er verletzt.“

„Scheiß drauf, wie das wirkt!“, erwiderte Claude.

„An der Regel ist aber auch was dran. Wir kennen doch genug Autoren, die bei jeder Kritik aus der Kiste springen. Auch bei angemessener. Weißt du, was los wäre, wenn die sich dauernd in einer Gegenrezension beschwerten würden?“, fragte ich.

„Es geht doch gar nicht darum, sich über Kritik zu beschweren“, antwortete Claude, „sondern über ihre Auswüchse. Und die haben mit Kritik nichts zu tun.“

„Und wer bestimmt, was ein Auswuchs ist?“, fragte Clara. „Wenn der da“ – sie zeigte auf mich –, „Don Dildo öffentlich vorwerfen würde, dass er eine Animositäten-Schleuder ist, dass es ihm gar nicht um Kritik geht, sondern darum, sein Ego in den Mittelpunkt zu stellen oder es einem heimzuzahlen, sich für Dinge zu rächen, die ihm gar nicht angetan wurden, was glaubst du, was er antworten würde? Ja, du hast recht, entschuldige? Nee, er wird sagen, dass seine Kritik fundiert ist und du nicht damit umgehen kannst.“

„Er steht mit seiner Methode in einer guten Tradition“, sagte Claude. „Erinnert sich noch jemand hier im Festsaal an MR, der sich damals auch für einen Intellektuellen und Kritikerpapst hielt? Der hat genau das praktiziert. Am Anfang freundlich, dann nach einem Jahr fand er, dass der Autor ihm nicht genug Dank zollte für seine Freundlichkeit, ihn nicht genug würdigte und hat ihn auf scheinheiligste Weise unter der Gürtellinie in Stücke gerissen.“

„Ich finde Don Dildo subtiler“, sagte Clara.

„Umso perfider“, antwortete Claude.

„Die Kritik hier im Land ist bis auf wenige Ausnahmen ...“

„Und diese Ausnahmen schreiben fast alle keine Kritiken mehr“, fiel Claude mir ins Wort.

„... die zum Teil leider keine Kritiken mehr schreiben, unterirdisch. Können wir uns darauf einigen?“, fragte ich und versuchte so, die Diskussion abschließend zu resümieren. Ich wollte meinen Whisky genießen und nicht an den desolaten Zustand vom Nicht-Feuilleton in unserem Land denken.

Aber Claude erwiderte: „Ich habe mir letzte Woche alte Buchbesprechungen in diversen Zeitungen angesehen und versucht, sie unter verschiedene Rubriken zu subsumieren. Für mich sind die Unerträglichsten diejenigen, die gar nichts eigenes mehr verfassen, sondern den Klappentext abdrucken und behaupten, sie hätten so das Buch vorgestellt.“

„Ich habe auch schon erlebt“, warf ich ein, „dass ein Kulturjournalist bei mir anrief und sagte, er könne am nächsten Tag nicht zu meiner Buchvorstellung kommen, ob ich ihm kurz skizzieren könne, was ich da erzählen würde. Zwei Tage später konnte man seine Kritik des Abends in der Zeitung lesen und sich wundern, warum man, wo man doch da gewesen war, so viele Dinge anders erlebt oder gar nicht mitbekommen hatte.“

„Dann gibt es diejenigen“, fuhr Claude fort, „die keine Zeit haben, das Buch zu lesen und es durchblättern. Deren Kritiken sind oft so fehlgeleitet, als hätte ich beim Pinkeln vergessen, den Reißverschluss zu öffnen und würde mich wahllos in alle Richtungen verteilen.“



„Sowas passiert dir?“, fragte Clara.

Claude ignorierte ihren, wie ich fand, lustigen Einwurf.

„Dann kommen diejenigen, deren Horizont begrenzt ist, weil sie entweder zu wenig gelesen haben oder nicht in der Lage sind, Zusammenhänge zu verstehen oder aber es nicht schaffen, ihren kleinen Kosmos zu verlassen und so jede Zeile nur von der eigenen ideologischen Warte her interpretieren. Dabei fallen die Bücher der momentanen Mode zum Opfer. Im Moment könnte dir beispielsweise vorgeworfen werden, dass du nicht genderst oder alt und weiß bist. Der Rassismusvorwurf ist im Augenblick sehr beliebt.“

„Diese Art der Pubertät ist mir in Person von Lisa Klett bereits begegnet“, erwiderte ich.

„Wenn ich einen Satz lese wie ‚da hätte ein gutes Lektorat geholfen‘, weiß ich, wie weit das Denken des Rezensenten reicht“, sagte Clara. „Ich mein‘, Autorinnen sitzen ein, zwei, drei Jahre an einem Buch, reflektieren jeden Tag über jeden Satz. Im Lektorat wird das Ganze selbstverständlich wieder gelesen und diskutiert. Und dann kommt der Kritiker, liest das Buch blitzschnell an einem Nachmittag, weil er abends noch in eine Kneipe will und postuliert das Ende der Ästhetik. Was für eine Selbstgefälligkeit, was für eine Arroganz.“

„Hier im Land haben aber viele Verlage tatsächlich kein ordentliches Lektorat“, gab ich zu bedenken. „Manche lassen die Autoren sogar für ihre Publikation bezahlen und drucken den Text, ohne ihn vorher Korrektur zu lesen. Aber im Prinzip hast du natürlich recht.“

„Die Schlimmsten bleiben für mich diejenigen, die gezielt gegen Autorinnen und Autoren schreiben und bei denen das Buch keine Rolle spielt, obwohl sie behaupten, über das Buch oder das Theaterstück zu schreiben“, schloss Claude seine Analyse ab.

Clara legte einige Zimtstangen wie Miniaturholzscheite in den Wald ihrer Adventskreation und hob den Kranz über ihren Kopf wie eine Hostie.

Wir blickten ungläubig.

„Hattest du schon mal einen Verriss, den du in Ordnung fandest?“, fragte sie.

„Ja“, antwortete ich, „viele, wenn nicht die meisten. Ich habe jetzt 25 Bücher veröffentlicht, dazu Theaterstücke und Hörspiele und immer gab es jemanden, der etwas auszusetzen hatte. Ich war natürlich bei den Verrissen anderer Meinung als die Kritiker, aber wenn die Argumentationslinie klar war und es um ästhetische Fragen ging, habe ich das als Meinung hingenommen.“

„Professionell“, sagte Claude, „ist derjenige, der zwischen sich und seinem Produkt zu unterscheiden weiß. Und das muss auch für Rezensenten gelten.“

„Aber auch der Bäcker wird sauer, wenn man ihm vorwirft, dass seine Brötchen nach Kuhdung schmecken“, sagte Clara.

„Zu Recht“, erwiderte ich. „Nochmal, es gibt die Art und Weise. Man sagt keinem Autor, dein Buch ist Müll.“

„Und wenn es Müll wäre?“, fragte Claude.

„Einem Menschen die Wahrheit mit der Faust ins Gesicht zu schlagen, ist nicht zielführend“, antwortete ich. „Jemand der das tut, handelt selbstgefällig, narzisstisch oder böswillig. Was man auch immer für Wahrheit hält, kann man dem Anderen auf eine Art nahebringen, die es ihm ermöglicht, sich damit auseinanderzusetzen. In dem Fall erstaunt man sein Gegenüber eher, als dass man ihn niederschlägt.“

„Stimmt es, dass Sie Bücher schreiben, die die Realität nicht einfangen, sondern nur die Diskrepanz zwischen Wirklichkeit und Wunschdenken oder Interpretation?“, fragte Clara

„Ist das ehrlich?“, fragte Clara.

„Ja“, antwortete ich. „Ich sage ja nichts Falsches oder Gegenteiliges. Ich lüge nicht. Ich sage klar, was mir nicht gefällt, aber ich beleidige nicht.“

„Etwas, das der heutigen Zeit abhandengekommen ist. Im Moment wird nur noch beleidigt“, warf Claude ein. „Auch außerhalb vom Kritikerwesen.“

Ich nahm noch einen Schluck aus meinem Glas und die Zeder mutierte zu einem Salbeistrauch, ehe sie als harzige Fichte wiedergeboren wurde.

„Ein verwirrendes Getränk“, sagte ich.

„Ja“, erwiderte Claude, und ich konnte hören, dass er etwas anderes meinte als ich.

Clara positionierte den Adventskranz mittig auf der Ablage vor unserer kleinen Bar. Ich fand das etwas blasphemisch, sagte aber nichts.

„Du hast doch mal gesagt, dass Rezensionen nichts an den Buchverkäufen ändern, oder?“, sagte Clara und blickte mich an.

Ich nickte, antwortete dann: „Aber sie werden ernstgenommen, von den Wenigen die hier im Land lesen. Mir hat mal jemand nach einer Einführung erläutert, er habe nicht in mein Stück gewollt, weil er am Tag vorher eine vernichtende Kritik darüber gelesen hatte. Jetzt sei er froh, dass er sich anders entschieden habe, denn das, was er gerade erlebt habe, sei eine der besten Inszenierungen gewesen, die er in den letzten Jahren gesehen habe. Man kann aber davon ausgehen, dass viele sich nach einem Verriss nicht überwinden.“

„Wenn sie Kritiken tatsächlich lesen könnten, würden sie“, erwiderte Claude.

„Ich schlage ein intellektuelles Spiel vor“, sagte Clara. „Wir gehen jetzt Don Dildos Rezension über dein Buch Satz für Satz durch und schreiben eine Kritik der Kritik, entlarven hinter jeder Formulierung die Absicht und publizieren das dann unter dem Namen Rocco Siffredi.“

Wir lachten schallend.

„Ich meine das ernst“, beharrte Clara.

Wir lachten nicht mehr.

„Bitte nicht“, sagte ich, nachdem ich mich vom Vorschlag erholt hatte. „Das ist die Sache nicht wert. Lies uns lieber ein Gedicht vor. Vielleicht eins von meinem Bruder. Oder von TN.“

„Wenn die Zeitung nicht im Altpapier liegt, gerne“, fiel Claude mir in den Rücken.

„Ich bewahre alles auf, was man über meine Publikationen schreibt. Aber ich will nicht“, sagte ich und goss mir noch einen Whisky ein.

„Dann eröffnen wir den Prozess ohne die Rezension vor uns zu haben. Wir kennen ja den Inhalt. Der erste Anklagepunkt zu Lasten des Autors lautet, der schreibe immer das gleiche Buch“, sagte Claude. „Würden Sie, verehrte Kollegin, dem zustimmen? Hat der Roman über

seine Punkzeit bereits seinen Roman über zwei Familien, die er vom Zweiten Weltkrieg bis heute begleitet, vorweggenommen? Und steckt in beiden die Migrationsgeschichte aus dem neunzehnten Jahrhundert und in diesen dreien die Story über eine Affäre im Kunstbetrieb? Und in allen das Thema der Radikalisierung bedingt durch politische Entwicklungen?“

„Vielleicht geht es ihm um den Stil“, versuchte ich eine Verteidigung.

„Dann muss er Autoren wie Thomas Mann, Proust und viele anderen hassen wie die Pest“, sagte Clara.

„Ich fasse zusammen: Das Argument ist eine Behauptung und von erhobenem Stumpfsinn“, sagte Claude.

„Aber meine Bücher spielen oft in derselben Stadt“, warf ich ein.

„Ja“, sagte Claude, „das geht natürlich gar nicht. Zweiter Anklagepunkt seitens der Kritik: Der Autor hat sich bei einer jüngeren Kollegin bedient und lässt nun genau wie sie Figuren einer Geschichte in einer anderen wieder auftauchen. Was sagt die Verteidigung?“

„Da möchte der Autor selbst antworten“, sagte ich und stand auf. Der Whisky zauberte einen kurzen Schwindel in meinen Kopf. „Wenn der Rezensent mein Werk kennen würde, wüsste er, dass ich bereits vor ungefähr 20 Jahren einen Band veröffentlichte, wo ich genau das praktiziere. Zu der Zeit hat die jüngere Kollegin, die ich sehr schätze, noch gar nicht publiziert.“

„Warum also, fragt das Gericht, schreibt der Rezensent das?“

Ich setzte mich wieder, während Clara antwortete: „Entweder hat Herr Dildo das Werk meines Mandanten tatsächlich nicht gelesen, dann wäre Zurückhaltung angesagt anstatt Geschnatter. Oder aber er versucht, den Autor bewusst zu verunglimpfen, indem er suggeriert, der alte Mann sei so am Ende, dass er jetzt schon bei Jüngeren klaue.“

„Ich fasse zusammen: Das Argument ist eine Behauptung und von perfidem Stumpfsinn“, sagte Claude. „Nächster Anklagepunkt: der Autor benutzt Sprachbilder, die der Rezensent für schwach hält.“

„Ein beliebter Vorwurf, den der bereits erwähnte MR früher auch gerne machte“, antwortete Clara. „Herr Angeklagter, wie finden sie ihre Bilder?“

„Großartig“, sagte ich, „aber man braucht Sprachgefühl, um sie genießen zu können. Vor allem muss man verstehen, dass diese Bilder im Kontext einer einzelnen Figur entstehen.“

„Also Meinung gegen Meinung?“, fragte Claude.

„Nein“, erwiderte Clara, „mein Mandant hat doch deutlich gemacht, dass der Kontext seitens des Kritikers vernachlässigt wurde und sein Sprachgefühl zu wünschen übriglässt. Das hohe Gericht könnte diesbezüglich einen Blick in den letzten Roman des Rezensenten werfen.“

„Das gehört momentan nicht hierhin“, ermahnte Claude.

„Es geht doch um Kritik“, verteidigte sich Clara.

„Wenn ich einhaken darf“, sagte ich und hob zaghaft den Zeigefinger.

Die beiden nickten streng.

„Ich bin Lyriker. Bildlichkeit ist das, womit ich mich am meisten auseinandersetze.“

Die beiden schauten mich fragend an. Da ich nichts hinzufügte, sagte Claude: „Die Tatsache,

dass man sich lange mit etwas beschäftigt, bedeutet nicht, dass man es kann.“

„Mein Mandant hat Preise für seine Lyrik gewonnen“, sagte Clara. „Also für seine Bildlichkeit. Ihm zu unterstellen, er könne das nicht, scheint uns eine Behauptung zu sein und von ressentimentgeladenem Stumpfsinn. Und wenn ich das hinzufügen dürfte: Der Rezensent hat an anderer Stelle in einer Kritik zum letzten Roman meines Mandanten geschrieben: Mein Mann habe vergessen, ein Buch zu schreiben. Da frage ich mich, was hielt der Kritiker in den Händen, während er las? Eine Eisenbahn?“

„Er meinte, ich hätte vergessen, einen Roman zu schreiben“, sagte ich.

„Warum schreibt er das dann nicht?“, antwortete Clara. „Über ein existierendes Buch zu sagen, der Autor habe keins geschrieben, ist von verheerendem Stumpfsinn und zeigt, wie weit es um das Sprachgefühl des Kritikers bestellt ist.“

„Man kann nun nicht von einer niedergekritzelten Dummheit auf den allgemeinen Geisteszustand des Schreibers schließen“, sagte Claude.

„Ich habe gerade nur eine der Methoden des Herrn Rezensenten benutzt“, erwiderte Clara, „und schon bekomme ich eine Rüge?“

Ich stand auf und holte Salzstangen aus der Küche, goss anschließend allen nach.

„Dank an den Saaldiener“, sagte Clara.

„Mir fällt dabei ein, dass Menschen immer vom Beruf auf den Geisteszustand schließen, so als deute die Tatsache, dass jemand Kritiker oder Schriftsteller ist, automatisch daraufhin, dass er auch schlau ist. Das ist natürlich Unsinn. Egal in welchem Beruf sind vielen die eigene Meinung und das eigene Gefühl näher als Tatsachen und Analyse.“

„Der allgemeinen Beobachtung ist zuzustimmen, bringt uns aber in diesem Fall nicht weiter“, erwiderte Claude.

„Stimmt es, dass Sie Bücher schreiben, die die Realität nicht einfangen, sondern nur die Diskrepanz zwischen Wirklichkeit und Wunschdenken oder Interpretation?“, fragte Clara in meine Richtung.

„Nein“, antwortete ich.

„Stimmt es, dass ihre Figuren permanent lügen?“

„Nein.“

„Stimmt es, dass der Rezensent in dem Jahr, in dem er selbst einen Roman publizierte, ihr Buch verriss, obwohl er ahnen konnte, dass beide Bücher auf die Shortlist des nationalen Literaturpreises kommen würden?“

Ich nickte.

„Stimmt es ...“

„Das reicht!“, unterbrach Claude die Fragerei. Er erhob sein Glas, sah dabei aus, als beginne das Sitzen ihm zu entgleiten und sagte: „Verfassen Sie ein Protokoll der heutigen Sitzung, Herr Angeklagter, und schicken Sie es an Herrn Dildo.“

„Das mache ich“, sagte ich.

„Sie werden sich Feinde schaffen“, gab Clara zu bedenken.

„Die habe ich bereits“, antwortete ich. „Das Protokoll wird ihnen helfen, diese Feindschaft offen auszusprechen.“

„Damit ist die Sitzung geschlossen“, sagte Claude. ●

Peinture à l'encre

IIII Marianne Brausch

L'exposition que Ceysson & Bénétière consacre à Marc Devade (1943-1983) pour le quarantième anniversaire de sa disparition tombe en même temps que celle de Mark Rothko, icône de la *colorfield painting* américaine des années 1960 à la Fondation Louis Vuitton à Paris. Mais le rapprochement entre les grands formats et les grandes surfaces colorées ne sont qu'une coïncidence d'apparence.

L'exposition de Devade n'est pas une rétrospective, car elle est organisée autour de huit œuvres au format portrait rectangulaire de 140 sur 390 cm. La série s'appelle *Figures section* et date de 1977. La voir est exceptionnel, autant que son histoire : commandée par la Régie Renault, la famille Devade a pu la racheter. La gestion du fonds Devade et la restauration des œuvres est confiée à la galerie Ceysson & Bénétière. Elle qui montre également des œuvres de la période de 1973 à 1979, toutes au format carré de 200 par 200 cm. Ce sont des dimensions que Marc Devade, souffrant d'une maladie des reins et dépendant constamment de dialyses, pouvait

manipuler physiquement : l'encre était étalée à la règlette et les toiles maniées par le mouvement du corps pour obtenir des coulures et dégradés de couleurs.

Marc Devade a, à l'origine, une formation de philosophe. Il devient à la fois théoricien, écrivain et poète. Membre du comité de rédaction de la revue *Tel Quel*, sa signature côtoie régulièrement celles de Philippe Sollers (fondateur de la revue), de Marcelin Pleynet (secrétaire de la rédaction) et du peintre Louis Cane, avec lequel il partage un atelier. L'attrait principal de cette revue est le dialogue entre peintres et écrivains, entre peinture et littérature. Il fondera également avec Marcelin Pleynet la publication *Peinture. Cahiers théoriques*. C'est par celui-ci qu'il connaîtra dès les années soixante l'abstraction américaine, alors peu connue en Europe, à l'exception de l'œuvre de Jackson Pollock. On peut voir dans l'exposition actuelle au Wandhaff quelques-unes des recherches des tout débuts de 1964 et 1965 de Devade, qui ne sont pas sans faire penser au « dripping ».

Mais c'est la peinture minimale de Kenneth Noland, Jules Olitski ou Frank Stella qui influencera sa première période, introduisant des motifs de chevrons, puis de bandes qui divisent la toile d'après un schéma quasi mathématique. Pour Marc Devade, la peinture est comme l'idéogramme en noir et blanc que l'on voit dans l'axe de l'exposition à la galerie Ceysson & Bénétière. Le pourtour de la toile, fait de bandes noires et blanches, semble outrepasser les limites du tableau. Le centre veut dire « peinture » en chinois. Ce kakemono date de 1969 et introduit parfaitement la théorie qui sous-tend, on va le voir, les peintures à l'encre de Chine, sujet principal de la présente exposition.

La Galerie du Haut-Pavé organise en 1970 la première exposition personnelle de Marc Devade, où il rencontre Dezeuze, Viallat, Bioulès et Cane, avec lesquels il participe la même année à l'exposition de l'ARC (Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris) qui marque la naissance du groupe supports/surfaces.

Marc Devade, affirme néanmoins l'intégrité du tableau tandis que le credo des autres membres de supports/surfaces est la déconstruction du support. Aussi, en 1972, la rupture sera consommée.

Les huit toiles *Figures section* – de format rectangulaire et verticales –, pièces majeures de l'exposition, dressent un pont entre la peinture occidentale minimaliste des années 1970 et la tradition chinoise ancienne. Le grain et le tissage de la toile absorbent les aplats d'encre, font naître des modulations de teintes de densités différentes. Les déclinaisons du rose en passant par le rouge vont jusqu'à un marron quasi opaque. La division par un fin trait blanc « n'est pas une 'grille' mais seulement l'évitement des affects du monochrome », comme le dit Bernard Ceysson.

Deux autres types de traits jouent un rôle pondérant. Devenu large bande blanche, comme dans *Port d'Alon* (1975) et la suite de cette série (sans titre) de 1976, alternant avec des bandes de couleurs, « bord interne, bord externe, bandes qui se touchent, ne se touchent pas, différences de contiguïtés, partage en moitiés – des uns et des autres, ici et ailleurs : peinture sans commencement ni fin. » (Philippe Sollers, *Dialectique de la Peinture*). Et puis, la série des monochromes carrés bleus ou violets de 1975 à 1977, dont *sans titre (TH008)* de 1976, ne le sont pas, mais deux rectangles séparés ou réunis par une coupure.

À partir de 1979, Marc Devade revient à la peinture à l'acrylique, à l'huile sur toile, qui implique moins le travail du corps que l'étirage de l'encre à la règlette. Si la partition des champs colorés est toujours là, la bande blanche ou le vide qui en fait deux entités est de couleur dense : marron, rouge, noir. Opaque. La subtilité des teintes d'encre et leur imprégnation de la toile ne va plus de pair avec la transformation révolutionnaire par la pratique à la chinoise de l'art moderne occidental. Elles sont pure peinture. Mao Zedong est mort en 1976, le maoïsme qui se voulait anti-impérialiste et anti-stalinien est peu à peu vidé de sa substance Marc Devade mourra en 1983. Ses derniers diptyques s'appellent *Écho des lumières*. ●

Avec l'accrochage de Bernard Ceysson, on ne circule pas par périodes chronologiques mais par ensembles de toiles aux affinités de motifs



L'exposition *Marc Devade, 1943-1983* est à voir jusqu'au 10 février à la galerie Ceysson & Bénétière. 13-15 rue d'Arlon, Wandhaff (Koerich)



T
A
B
L
O

POLITIQUE

La culture de la caricature

Peu avant Noël, le chanteur Serge Tonnar critiquait la décision de Léon Gloden

d'autoriser l'interdiction de mendicité en postant un poème et une image caricaturale sur son site internet. Quelques jours plus tard, des actes de vandalisme étaient perpétrés devant la maison du ministre de l'Intérieur. Dans une interview, ce dernier liait les deux épisodes, estimant que « tous ces gens doivent se demander s'ils ne sont quand même pas à l'origine de cette action inacceptable contre ma famille ». Les réactions, notamment de la part du monde culturel, ont été vives, fustigeant le raccourci

dangereux et l'atteinte à la liberté d'expression. Plusieurs députés de l'opposition ont également critiqué les propos de Léon Gloden. Mais au sein du gouvernement et dans les rangs du CSV, aucun regret n'est exprimé. À la demande de plusieurs médias, dont le *Land*, le ministre de la Culture, Eric Thill (DP) a réagi par écrit. Tout en condamnant les actes de vandalisme, il martèle « la liberté d'expression, en ce compris l'art et la culture, est un droit fondamental qu'il faut défendre en



permanence. » Le ministre ajoute qu'il n'appartient pas à la politique d'évaluer ce qui relève ou non de l'art et de la culture. Il a réitéré son engagement pour la liberté d'expression ce mercredi sur X (anciennement Twitter) considérant que « menacer

ou intimider des artistes n'est pas seulement contraire aux valeurs de notre société, mais aussi au droit démocratique de la liberté d'expression. » Il répondait au message que Tom Weidig (ADR) avait adressé au caricaturiste Carlo Schneider sur Facebook. Ce dernier avait publié un dessin où Gloden habillé en policier frappe avec une guitare sur la tête de Serge Tonnar en mendiant. Le député ADR lui a écrit « Dis-moi où tu habites, on pourra passer chez toi, tu verras comme c'est drôle d'être menacé ». En accusant

Serge Tonnar, Léon Gloden a ouvert une brèche par laquelle Weidig s'est volontiers engouffré. Il franchit « une ligne rouge », selon les mots d'Eric Thill qui marque ici ses premiers points sympathie pour les artistes. FC

ART CONTEMPORAIN

Export

À partir de ce vendredi et jusqu'au mois de juillet, le ciel nocturne de Marseille

Vom Einfluss von Massentierhaltung und Coca-kolonisierung

III | Anina Valle Thiele

All you can eat im Lëtzebuerg City Museum kreist um den Menschen und seine Nahrung. Die anschauliche Ausstellung hält ihren universalistischen Anspruch nicht durchgehend ein

„Man ist, was man isst“, lautet ein Sprichwort, das abschätzig auf die schlechten Essgewohnheiten anderer blickt und gleichzeitig den Mehrwert sozialer Selbstvergewisserung über bessere oder gesündere Ernährung bietet. Wie und was Menschen essen und wie die Nahrung gewonnen wird, ist ökonomischen und kulturellen Einschränkungen und Trends unterworfen, konstant ist nur: Ganz ohne geht es nicht.

Die Ausstellung *All you can eat. Der Mensch und seine Nahrung* im Lëtzebuerg City Museum verfolgt den Weg der Lebensmittel über deren heutige industrielle Erzeugung und Verarbeitung und den Verkauf bis hin zur Zubereitung und zum Verzehr. Der chronologische Aufbau der weitläufigen Schau von den Anfängen, dem Pflügen der Felder, bis hin zu Nahrungsmitteln der Zukunft erscheint naheliegend.

Zu Beginn des Rundgangs der im eigenen Haus entstanden und von Mohamed Hamdi kuratierten Schau, die sich über drei Etagen mit mehr als 400 Objekten erstreckt, steht die Muttermilch, als archaischste Ernährungsform schlechthin, festgehalten in einer religiösen Szene der *Maria lactans*. Das Gemälde einer stillenden Jungfrau, Ölauf Leinwand nach Gérard Seghers (1951-1965), begrüßt die Besucher/innen feierlich sakral.

In Blickweite erspäht man einen säenden Bauern, wie er nach der neolithischen Revolution vor rund 12 000 Jahren existierte: eine Aufnahme des Luxemburger Fotografen Pol Aschman aus dem Ösling von der Herbstsaat 1955. Die Ausstellung setzt auf Schlaglichter, indem sie verschiedene historische Objekte vorführt.

Und dies mitunter sehr sinnlich. So wähnt man sich im zweiten und dritten Raum, die durch Plastikvorhänge voneinander abgetrennt sind

(dies aus Hygienegründen), in einem Schlachthaus. Die Wände sind blutrot und ein Schwein baumelt kopfüber von der Decke. Wer starke Nerven hat, kann sich ein Video ansehen, in dem einem Kaninchen routiniert das Fell abgezogen wird. Auch Bienen, Blüten und Bestäubung dürfen nicht fehlen. Doch die Kehrseite folgt auf dem Fuße. Seit dem 19. Jahrhundert kommen in der Landwirtschaft vermehrt synthetische Substanzen, Pestizide und Kunstdünger zum Einsatz. Mit der Folge: Verschlechterung der Bodenqualität, belastetes Grundwasser und reduzierte Artenvielfalt.

Im nächsten Raum führt ein Fließband beklemmend die industrielle Verarbeitung und die unethische Massentierhaltung vor. Reißerische Schlagzeilen aus Zeitschriften wie „Unser tägliches Gift gib uns heute!“ (*Stern*) sowie Poster weisen auf zweifelhaft verarbeitete oder angereicherte Lebensmittel hin. Wo der Hunger in den Industrieländern überwunden sei, leide man heute unter Krankheiten, die mit Überernährung und *Junk-Food* in Verbindung stehen. Die Fotos übergewichtiger Kinder im Schnee beim Themenblock Über- und Unterernährung wirken etwas voyeuristisch, zudem wird ein etwas einfacher Zusammenhang zur industriellen Produktion nahegelegt.

Nostalgisch kann man die Abteilung der Schau durchstreifen, in der es um Luxemburger Produkte wie *Rose-Botter* und Speisen wie *Rieslingspaschtéit* geht. Die bunten Marken verweisen auch schon auf den (Mehr)-Wert der schmucken Verpackungen.

Die Thematisierung des Einflusses der USA, von dem etwa ein Kaugummiautomat und ein Krug mit der Aufschrift „Pizza Hut“ künden, ist klassisch antiimperialistisch und wenig differenziert geraten: „Mindestens seit der Verteilung von



Armeerationen an die europäische Bevölkerung im Kontext der beiden Weltkriege stehen bestimmte Nahrungs- und Genussmittel wie Schokolade und Kaugummi stellvertretend für den *American Way of Life*. „Bald darauf beginnt der Siegeszug des Fast Food, welches wie kein anderes Essprodukt die auf Effizienz und Profit ausgerichtete US-amerikanische Wirtschaft verkörpert: billige, standardisierte und schnell zubereitete Gerichte“, liest man. Und weiter: „Die internationale Verbreitung von Fast-Food-Ketten veranschaulicht den globalisierten Kultur- und Wertewandel unter amerikanischer Vorherrschaft.“ (Katalog) Hier fällt auch das Schlagwort *Cocakolonisierung*.

Im Kapitel *Tischgespräche* erfährt man von Essritualen weltweit und Religionen übergreifend, vom Tischgebet bis hin zu den das Essen betreffenden Geboten. Davor kann man einen der ersten Kühlschränke aus den 1920-er Jahren begutachten, der heute wie ein Relikt aus einer anderen Zeit wirkt. Das Thema Schächten ist einseitig aufgegriffen: So wird die rituelle Schächtung im Islam hier als ethisch einwandfrei dargestellt, während die jüdische Schechita ohne Betäubung in einem Flugblatt als grausame Methode der Juden angeprangert wird.

Im selben Raum können die Besucher/innen Platz nehmen und sich auf einer Leinwand *Youtube*-Videos von Teenies ansehen, wie sie laut kauernd Speisen verzehren. Die als *Food Porn* bekannten

neuen Digitalkulturen sind längst keine Einzelfälle mehr. Um ihre Einsamkeit zu überwinden, fingen 2010 in Südkorea Menschen damit an, sich beim Essen zu filmen und die Videos in Direktübertragung in soziale Netze zu stellen. Andere konnten ihnen beim Essen zuschauen und ihre Gedanken in den Kommentarspalten teilen. Der als *Mukbang* bekannte Trend erfuhr vor allem durch die Covid-19-Pandemie einen Aufwind. Einige *Mukbanger* brachten es auf mehrere Millionen Follower, liest man begleitend.

Im starken Kontrast wirken die letzten beiden Räume. Hier stehen gewissermaßen Reduktion beziehungsweise *Slow-Food*-Bewegungen versus Innovation für die Nahrungsmittel der Zukunft: In dem einem Raum klärt rund ein Dutzend Vertreter/innen luxemburgischer NGOs über alternative landwirtschaftliche Modelle und fairen Handel auf, im nächsten locken künstlich hergestellte Fleischersatzprodukte und Insekten.

So veranschaulicht die Schau Schattenseiten der industriellen Landwirtschaft und liefert Denkanstöße, allerdings keine ungeahnten. Didaktisch ist die Ausstellung auch für Kinder und Schulklassen pädagogisch aufbereitet, die *Gromperenkichelcher* dienen dazu als roter Faden. ●

All you can eat. Der Mensch und seine Nahrung ist noch bis zum 14. Juli im Lëtzebuerg City Museum zu sehen

sera éclairé par *Le Phare*, une œuvre de Brognon Rollin, installée à la Tour du Fanal du Mucem (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée). Les artistes ont travaillé avec Guilhem Gallart dit Pone, l'iconique *beatmaker* de la Fonky Family qui adresse un message à la cité phocéenne – où il a fait l'essentiel de sa carrière – par une lumière intermittente. Atteint de la maladie de Charcot (ou SLA) depuis 2015, le musicien est appareillé d'une technique de calibrage oculaire grâce à laquelle il peut naviguer sur

un clavier numérique et communiquer avec ses proches, alors que la maladie le paralyse et le prive de sa voix. En conversation avec lui, David Brognon et Stéphanie Rollin ont capté et archivé le mouvement de ses pupilles. Cet enregistrement numérique est connecté à la



tour du Fanal. L'ancien phare reprend vie et reproduit fidèlement le mouvement des pupilles de Pone (photo : simulation de l'illumination). Ce projet se place dans la continuité du travail des artistes qui depuis quinze ans s'intéressent à l'enfermement (les addictions, le milieu carcéral, les îles ont ainsi été des sujets de réflexion et de création). Les personnes atteintes de SLA sont comme « prisonnières de leur corps », détaille le duo. Il explique avoir voulu travailler avec Pone parce

qu'il est un artiste écouté. « Il a un écho, une communauté. C'est un phare... qui montre la voie. » FC

N O M I N A T I O N Louise Schockmel

Depuis 2009, l'Ambassade du Luxembourg à Paris compte en son sein la « Mission culturelle du Luxembourg à Paris », chargée de soutenir les artistes luxembourgeois pour montrer leur travail en

France. Bien que ne bénéficiant pas d'un lieu spécifique, la mission est devenue « Maison du Grand-Duché de Luxembourg », complétant un réseau à travers le monde (Bruxelles, Berlin, Tokyo, New York, Varsovie, Londres, Ankara, La Haye et Lisbonne). L'ancienne responsable, Valérie Quilez, désormais à la tête de Kultur:LX, est remplacée par Louise Schockmel, nommée attachée culturelle. Elle a étudié les lettres modernes et l'histoire de l'art à Paris, Bologne, Durham et

Londres. Elle a acquis plusieurs expériences professionnelles, notamment chez Christie's et l'Art Loss Register à Londres, au Leopold Museum à Vienne, à la Luxembourg Art Week ou encore au Centre national de littérature du Luxembourg. FC



L'ouest du Grand-Duché pendant la Guerre

IIII Franz Clément



Tranches de Vie. Portraits de villageois – à la lecture de pareil intitulé, on pourrait croire qu'on va ressentir des bouffées de nostalgie liées à une immersion idyllique dans les campagnes luxembourgeoises. Il n'en est rien car le passé décrit par Jean Portante et Pit Wagner est celui de l'occupation allemande après 1940 et de l'annexion du Grand-Duché au Troisième Reich. Ce n'est donc pas le mot « nostalgie » qu'il convient d'employer ici. Le lecteur effectue un saut dans le passé bien sûr, mais cette plongée est empreinte de douleur ; elle nous transporte dans les souvenirs d'épisodes réellement vécus en une période terriblement troublée.

Un des témoignages particulièrement touchant est livré dans le récit donné par un certain Norbert Funck. L'homme va raconter ses mémoires d'adolescent, en particulier le souvenir de son entrée dans le village de Holzem un jour de mai 1940, alors que les nazis venaient d'envahir les trois pays du futur Benelux. Tout l'art du témoignage de Norbert consistera à montrer que si Holzem n'a pas forcément souffert physiquement des bombardements et des dégradations, ses habitants ont été marqués par la souffrance à la vue du triste spectacle s'offrant à eux. Il narre ainsi les parades dans les rues de la section locale nazie du NSDAP de Mamer, les habitants évitant

alors de sortir afin d'éviter de devoir crier « Heil Hitler ». Le livre nous fait entrer dans la psychologie des habitants et nous fait prendre conscience de la douleur ressentie par les Luxembourgeois de l'époque, de l'attitude prudente qu'ils devaient adopter, de la nécessité de ne pas fanfaronner, de se tenir calme, de ne pas critiquer.... Bref, l'ouvrage nous montre un combat psychologique situé entre la révolte, la difficulté à l'exprimer et une autre bataille, celle pour la préservation de la vie : la sienne, celle de ses voisines et voisins, des membres de sa famille. D'autres témoignages apporteront d'autres considérations ; aux lecteurs à les découvrir et à les apprécier.

Si Jean Portante a signé l'écriture et Pit Wagner les illustrations, le matériau qui leur a servi de base est constitué de plusieurs interviews réalisées essentiellement en 2017 et en 2018 par la pédagogue artistique Natalia Sanchez et le musicien Lex Gillen. Plusieurs personnes ont donc été interrogées ; elles ont vécu des événements circonscrits à une période précise sur le territoire de la vallée des sept châteaux. Le livre est publié dans le cadre du programme européen « Leader Lëtzebuerg West » (institution avec laquelle Nathalie Sanchez a déjà coopéré pour différents projets culturels). Il s'est intéressé à la vie quotidienne des habitants des villages de l'ouest du Grand-Duché, à la vie familiale, aux problèmes quotidiens liés à la pauvreté, à la fréquentation de l'école, à l'éducation durant la période du second conflit mondial. Les auteurs préviennent d'ailleurs dès les toutes premières pages : « Ces histoires de vie, elles parlent du passé de simples villageoises et villageois qui n'a pas été toujours

facile. L'idée de départ est toute simple : tendre, avant que ce ne soit trop tard, le micro à des hommes et des femmes de plusieurs communes situées entre Mersch et Steinfort, pour la plupart, un peu avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale, et les faire parler. De leur enfance et d'autres choses de la vie. »

Jean Portante pose les jalons de la lecture en affirmant qu'il a écrit des « histoires qui ne figurent pas dans les livres d'Histoire ». Tout est dit. On sait qu'on va remuer les tréfonds de la grande Histoire à travers des petits épisodes vécus par des personnes humbles que cette Histoire avec un grand « H » a pu toucher en plein cœur et chez qui elle a laissé d'ineffaçables séquelles.

On ne peut qu'inviter les amateurs de lecture à se procurer cet ouvrage qui les fera plonger dans un passé devenu presque inconcevable de nos jours, habitués que nous sommes à une certaine idée du confort. Un passé que l'on peut éventuellement appréhender si l'on suit l'actualité en Ukraine ou au Proche-Orient, mais qu'on ne peut pas vivre soi-même. Que toutes les personnes ayant été interviewées soient ici félicitées pour leurs propos tant sensibles que courageux, que Jean Portante et Pit Wagner le soient aussi pour avoir réussi à rendre à travers leurs plumes et pinceaux ce passé pas si lointain qui pourrait un jour faire son retour... ●

Tranches de Vie. Portraits de villageois, Jean Portante et Pit Wagner, Éditions Phi 25 euros

AVIS

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des Ponts et Chaussées
Division des travaux neufs

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
15.02.2024 10.00 heures

Lieu :
Administration des Ponts et Chaussées,
Division des Travaux Neufs
21 rue du Chemin de Fer
à L-8057 Bertrange
dans le bâtiment H1 2^{ème} étage

Intitulé :
MISE A 2x3 VOIES DE
L'AUTOROUTE A3 – Lot C2:

Passerelle cycliste/piétonne OA 1184.

Description :
Les travaux consistent notamment dans la réalisation de :

- Travaux de voirie et de réseaux divers ;
- Travaux d'ouvrage d'art ;
- Construction d'un nouveau pont cyclo-pédestre en charpente métallique au-dessus de l'autoroute A3 à la hauteur du château d'eau à Bettembourg ;
- Adaptation de la voirie et des réseaux aux bouts de l'ouvrage
- Démolition du pont existant.

Délai d'exécution des travaux : 215 jours ouvrables
Début prévisible des travaux : été 2024

Conditions d'obtention du dossier :
Les documents de soumission

sont à télécharger à partir du portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis :
Les offres portant l'inscription « Soumission pour : Mise à 2x3 voies de l'autoroute A3 - Lot C2 : Passerelle cycliste/piétonne OA 1184 » sont à remettre à l'adresse prévue pour l'ouverture de la soumission conformément à la législation et à la réglementation sur les marchés publics avant les dates et heures fixées pour l'ouverture. Les offres peuvent également être remises de manière électronique par le biais du portail des marchés publics.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2400045

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
01.03.2024 10.00 heures

Lieu :
SNHBM 2B, rue Kalchesbruck
L-1852 Luxembourg
Intitulé :
Lot Entreprise générale, Ae13-1.

Description :

- L'exécution des travaux d'entreprise générale d'un immeuble résidentiel à Luxembourg-Bonnevoie.

Conditions d'obtention du dossier :
Le bordereau de soumission est

téléchargeable sur le portail des marchés publics.

Réception des plis :
Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur pmp.lu :
2400025

d'Lëtzebuurger Land

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d'Letzeburger Land s.à r.l., R.C. B 19029, N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Stephan Kinsch (48 57 57-1; land@land.lu). **Rédacteur en chef** Peter Feist (48 57 57-24; pfeist@land.lu). **Rédaction** France Clarinval (48 57 57-26; fclarinval@land.lu), Luc Laboulle (48 57 57-28; llaboulle@land.lu), Stéphanie Majerus (48 57 57-35; smajerus@land.lu), Sarah Pepin (48 57 57-36; spepin@land.lu), Pierre Sorlut (48 57 57-20; psorlut@land.lu), Bernard Thomas (48 57 57-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (48 57 57-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (48 57 57-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Zoubida Belgacem (48 57 57-32; zbelgacem@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 48 57 57-1 **Fax** 49 63 09 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d'Lëtzebuurger Land **Instagram** letzeburger_land **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,00 € **Abonnement annuel** 200,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

Stellen Sie sich meine Überraschung vor...

IIII Julia Harnoncourt

„Indésirables“ aus Übersee – Migrant/innen in Luxemburg am Anfang des 20. Jahrhunderts (6)

Der sechste Teil der Serie befasst sich wieder mit Tänzerinnen. Das ist nicht ungewöhnlich, denn ungefähr die Hälfte der überseeischen Migrantinnen arbeitete im Showbusiness. Claudine Sortet und Jeanne Vieslet waren beide Töchter belgischer Beamter. Ihre Mütter waren Kongolesinnen. Beide wurden im Freistaat Kongo geboren, der bereits damals aufgrund der schrecklichen Gräueltaten traurige Berühmtheit erlangte. Die Quellen bieten nur spärliche Informationen über sie, jedoch lässt sich im Archive National de Luxembourg ein handgeschriebener Brief von Claudine Sortet finden, der im Folgenden wiedergegeben wird.¹

Claudine Sortet (1905 Katola/Kongo)

Charleroi, 23. Februar 1936

An den Generalstaatsanwalt des Großherzogtums Luxemburg

[...] Bis zum Februar 1935 war ich im Tanzlokal „Perroquet“ angestellt und sah mich aus gesundheitlichen Gründen gezwungen, alle Arbeit einzustellen und mich einer Operation in einer Klinik zu unterziehen. Ich weiß, dass es Gerüchte darüber gibt, dass ich an einer ansteckenden Krankheit leide. Ich bin Ausländerin, Herr Staatsanwalt, und leider habe ich viel Eifersucht geweckt. Aber es wird Ihnen leichtfallen, diese Verleumdungen zu widerlegen, wenn Sie sich an die Ärzte Jones und Pauly aus Luxemburg wenden. Was die Ausübung der Prostitution betrifft, so verteidigt mich nicht nur mein gesundheitlicher Zustand, ich habe auch keine Neigung dazu, meinen Lebensunterhalt auf diese Weise zu verdienen. Außerdem habe ich eine Familie und möchte nicht, dass sie sich meiner schämen.

Stellen Sie sich meine Überraschung vor, Herr Staatsanwalt, als ich das letzte Mal in Luxemburg war und erfuhr, dass ich aus dem Hoheitsgebiet ausgewiesen wurde. Vielleicht bin ich vorgeladen worden? Da ich jedoch nach Verlassen der Klinik in mein Land zurückgekehrt bin, konnte ich der Vorladung, von der ich überhaupt nichts wusste, nicht beiwohnen. Meine Abwesenheit ist sicherlich der Grund für diesen Beschluss, denn durch meine Erklärungen und die von mir vorgelegten Beweise wäre er sicher verhindert worden. [...]

Nun muss ich unbedingt nach Luxemburg zurückkehren, um mich dort dem zweiten Teil meiner Operation zu unterziehen, die von den Ärzten Ihres Landes bereits begonnen wurde.

Darum bitte ich Sie im Namen der Menschlichkeit um Ihre Erlaubnis, in Luxemburg bleiben zu dürfen, wenn auch nicht frei, so doch zumindest für die Zeit der Operation und die der damit verbundenen Pflege.

Ich wage zu hoffen, dass Sie angesichts der Tatsachen, die ich Ihnen gerade erläutert habe, positiv auf meine Bitte antworten.

Gestatten Sie mir in der Zwischenzeit, Herr Staatsanwalt, Ihnen meinen tiefsten Respekt zuzusichern.

Ménagères und „Frauenspersonen leichter Sitten“

Die Autorin des Briefes, Claudine Sortet, wurde 1905 als Tochter des belgischen Beamten Jean Sortet und der Kongolesin Yaya geboren. Ihr Vater ging 1897 in den Kongo. Mehr ist über ihn und seine Beziehung zu Yaya oder Claudine nicht bekannt. Auch darüber, wann und warum Claudine nach Belgien ging, finden sich in den Quellen keine Hinweise. Sie erwähnen nur, dass Claudine spätestens ab 1925 dort lebte und ein Jahr später ihre Tochter Yolande gebar. Yolandes Vater bleibt namenlos, unterhielt sie jedoch zumindest eine Zeit lang. 1932 hielt sich Claudine das erste Mal in Luxemburg auf, vermutlich um als Tänzerin aufzutreten. Drei Jahre später tanzte sie im Perroquet. Aufgrund des Verdachts auf Prostitution wurde sie noch im selben Jahr ausgewiesen. Ihr eindringlicher Brief wurde allerdings erhört und Claudine durfte für die Dauer ihrer Behandlung erneut nach Luxemburg. Darüber hinaus eröffnen die Fremddokumente nichts über sie oder ihre Krankheit.

Anmelde-Erklärung von
Vieslet Jeanne 1921
(Quelle: ANLux,
J-108-0272428, Vieslet,
Jeanne-Marie-Jose.)

Fremdenpolizei.
POLICE DES ÉTRANGERS.
Geführt vom 30. Dezember 1903.
Loi du 30 décembre 1903.

Anmelde-Erklärung
Déclaration d'Arrivée
Nr. 3605

für UTSLEP, Jeanne, Marie, José
faite par Hollrich, Hôtel Stour
welche sich niedergelassen hat zu
(bezeichnet die Wohnung des Ankommenden)
qui a pris résidence à
(indiquer les noms des parents ou l'établissement)
am 03.04.1904
le

1. Ort und Datum der Geburt (Ort und Département u. J. N.) Lieu et date de naissance. (Arrondissement, département etc.)	<u>Stanleyville, Congo, Belge le 19.12.1900</u>
2. Der Vater Du père	Namen: <u>Albert,</u> Geburtsort: <u>Scharbeck,</u> Lieu de naissance: <u>Opango, Kongo,</u>
3. Der Mutter De la mère	Namen: <u>Jeanne,</u> Geburtsort: <u>Belge,</u> Lieu de naissance: <u>Belge,</u>
4. Nationalität d. Nationalität des Deklaranten.	<u>Belge</u>
5. Stand oder Beruf Profession.	<u>danseuse au Madria</u>
6. Geburtsort, bestimmt über föderal Mère, vater ou enfant.	<u>Scharbeck,</u>
7. Ort und Datum der Ehe Lieu et date du mariage.	
8. Der Ehepartner Du conjoint	Namen: <u></u> Geburtsort und Datum: <u></u> Lieu et date de naissance: <u></u>
9. * Namen, Geburtsort und Alter der Kinder Noms, lieu de naissance et âge des enfants.	
10. Ehepartner Indiquer si le déclarant est avec ou sans famille.	<u>gains,</u>
11. Geburtsort u. J. N. Moyens d'existence, salaire, biens immobiliers etc.	<u>gains,</u>
12. Aufenthalt seit dem 10. März Indiquer la durée de séjour dans chaque localité, la rue et le N° de la maison habitée et, le cas échéant, les noms des parents.	<u>depuis le 4.4.1901 - 25.5.1901 à Ixelles près Bruxelles rue du Vieux NO.11</u> <u>avant toujours à Montebello, Bruxelles rue de la V. NO.20</u>
13. Geburtsort der Legationspasspässe Désignation des pays de légitimation.	<u>Bruxelles 4.4.1901.</u>
14. Ort und Datum der Vaccination.	<u>Dr. Victor Cissele 24.5.1901.</u>


Nicht bezeugt
Certifié exact
Der Interessent,
Vieslet Jeanne
Der Polizei-Commissar,
Le Commissaire de Police,
Ming
pays Ruder und für Direction hat bezeugt nach demselben (signatur aufstellen).
pays le même formulaire, une déclaration spéciale pour les majeurs et les diplomatiques.

ANLux

der Polizei überwachter Belgier, meinte, dass er Angst vor ihr hätte, da sie Kokainschmugglerin sei. Meines Erachtens eine unglaubwürdige Aussage. Was mit ihr oder Claudine Sortet 1940 mit der Besatzung Belgiens durch die Nazis geschah, ob sie flohen, ausgewiesen wurden oder in ein Lager kamen, ist leider nicht bekannt.

Schwarze Europäer/innen existierten zwar seit Ewigkeiten, wie Otele in ihrem Buch *African Europeans* anschaulich beschreibt, jedoch sind gerade für die Zwischenkriegszeit besonders viele Schwarze Frauen in Erinnerung geblieben. So machten sich nicht nur Tänzerinnen, wie Josephine Baker, einen Namen, sondern auch die intellektuellen Nardal-Schwestern der Negritude-Bewegung.⁷ Die in der Zwischenkriegszeit in Luxemburg lebenden Schwarzen sind weniger bekannt. Doch gab es neben Tänzer/innen auch Musiker/innen, andere Artist/innen, die in so etwas wie Völkerschauen auftraten, ehemalige Soldaten, aber auch Arbeiter, wie Jaques Leurs, der bereits 1912 nach Luxemburg gebracht und durch den Dokumentarfilm *Schwarze Mann* bekannt wurde. Dass sowohl Jeanne und Claudine, sowie auch Jaques Leurs, aus dem Kongo stammten, ist kein Zufall. Denn Luxemburg war stark in Belgiens Kolonialprojekt eingebunden.⁸

Über die Tanzvorführungen selber wissen wir wenig. Es ist jedoch anzunehmen, dass hier „das Fremde“ zum Spektakel gemacht und gängige Vorurteile reproduziert wurden, wobei die erotische Zurschaustellung der Körper eine wichtige Rolle spielte. Für die „exotischen“ Künstler/innen waren diese Aufführungen eine der wenigen Möglichkeiten, sich in relativer Autonomie ihren Lebensunterhalt zu verdienen, wobei einige der Akteur/innen die Reproduktion rassistischer und exotisierender Bilder auf der Bühne als problematisch empfanden. So wurde zum Beispiel die 1930 in Berlin aufgeführte Theater-Revue *Sonnenaufgang im Morgenland* des kamerunischen Darstellers Louis Brody als Gegenstück zu den klassischen rassistischen Reproduktionen geschrieben und auch die Biografie Josephine Bakers bewegt sich zwischen halbnackten Auftritten im Bananenröckchen und dem aktiven Kampf gegen Rassismus.⁹ ●

¹ ANLux, J071-79, *Expulsions et renvois* (S sans SCH).

² Lauro, Amandine (2005): *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo belge* (1885-1930), 5-6.

³ Dancing Madrid (1921). In: *Escher Tageblatt*, 21.05.1921.

⁴ ANLux, J-108-0272428, Vieslet, Jeanne-Marie-Jose.

⁵ Lauro 2005: 35-36.

⁶ Vieslet, Jeanne (*Stanleyville, 1900): file nr. A312.181.

⁷ Otele, Olivette (2022): *African Europeans. An untold history*, 143-145.

⁸ Quiqueret, Jérôme (2020): *Zoos humains. Il y en a eu aussi au Luxembourg*. In: *Tageblatt*, 25.06.2020.

⁹ Aitken, Robbie: *Sunrise in Morningland*, <https://blackcentraleurope.com/sources/1914-1945/sunrise-in-morningland-1930/>; Baker, Josephine (1978): *Ausgerechnet Bananen*.

S

T

|

L



Joëlle Adam s'est mise à la mosaïque, entre des tas d'autres créations

Sven Becker

Chimères à façonner

III Benjamin Bottemer

Depuis 2016, la biennale De Mains de Maîtres expose et récompense des artisans exerçant au Luxembourg et dans la Grande Région. Parmi les quelque 75 artisans sélectionnés pour sa quatrième édition, Joëlle Adam (dite « Joey ») a été la première à remporter à la fois le Prix du Jury et le Prix du Public. On aperçoit les trophées au milieu de sa table de travail, dans le salon qui lui sert d'atelier dans sa maison d'Hesperange. Les prix semblent un peu perdus entre mosaïques, sculptures, pistolet à colle et sachets de billes thermoplastique, matériaux à la base des corsets qui lui ont valu ses récompenses. « Grand Palais » s'inspire de l'édifice parisien avec ses effets cuivre et ses rivets, « Mélusine » et sa forme rappelant un coquillage est un clin d'œil à la légendaire sirène de l'Alzette, tandis que son corset « Roses » est une référence à la fameuse variété luxembourgeoise. « Je suis très heureuse d'avoir reçu ces prix, si ça m'ouvre des portes tant mieux mais je ne vais pas changer ma façon de vivre à cinquante ans passés » souffle-t-elle.

Passionnée d'histoire, de théâtre, d'opéra et de fantasy, Joëlle se destinait à une carrière artistique pure et dure. Après des études en arts graphiques au Lycée des Arts et Métiers de Luxembourg, elle passe une année à Florence pour étudier les costumes et accessoires pour le théâtre et le cinéma, mais « la vie » lui fait prendre un autre chemin. Elle se marie, rentre au Luxembourg, prend un travail dans une banque et fait des enfants. « Mais je n'ai jamais cessé d'être créative » rappelle celle qui se définit comme une autodidacte et une artiste « en dehors du circuit », pas être très à l'aise pour se vendre et se frayer une voie dans le monde artistique traditionnel. À côté de son travail pour la Fédération du Sport Cycliste Luxembourgeois, elle mène des ateliers pour l'association Art à l'école, initiant les enfants aux multiples pratiques qu'elle a développées. Chez elle, on aperçoit des portraits hyper-réalistes, des céramiques, des costumes, des marionnettes articulées et des peluches de dragons... Elle réalise des tenues pour des fêtes médiévales ou à l'occasion du festival Anno 1900, organisé au Fond de Gras et dédié au steampunk, cet univers rétro-futuriste parallèle à la période victorienne. On retrouve le travail de Joëlle jusqu'aux États-Unis, où une jeune femme de Saint-Louis, Missouri, arbore ses marionnettes et commercialise ses poupées-dragons.

L'une de ses plus belles histoires est directement liée à celle des corsets qui lui ont valu la reconnaissance de l'establishment artistique luxembourgeois. Comme souvent, celle-ci est née d'un concours de circonstances : l'un de ses fils trouve

un job de serveur au cabaret le Barnum à Redange, connu pour ses spectacles de drag-queens. Immédiatement séduite par cet univers exubérant et coloré, Joëlle se lie d'amitié avec Ian Lejeune alias Madame Yoko, le co-créateur du lieu, qui devient « sa » drag-queen. « C'est ma copine et ma muse, qui me donne mille idées à l'heure, sourit l'artiste. Nous n'avons pas de relation commerciale : c'est une collaboration artistique ». Ses corsets, faits sur-mesure pour Madame Yoko, sont donc avant tout destinés à la scène. Dernièrement, Joëlle a créé une robe aux teintes orangées, recouverte de papillons et de milliers de strass. « Pour moi, la seule différence entre le théâtre et les shows de drag-queens, c'est dix centimètres de talons et un peu plus de paillettes ! » rigole Joëlle. Dans le couloir, soigneusement protégée sous une bâche, une impressionnante robe de bal vert émeraude attend d'être portée pour un événement exceptionnel.

Joëlle Adam explique ne pas compter ses heures, entre les collaborations, les commandes, ses deux autres métiers, et sa vie de famille. Après nous avoir raconté son parcours et fait découvrir son univers, à la table de la cuisine, la hesperangeoise confie une certaine frustration, et des interrogations : « Je me demande toujours jusqu'où je pourrais aller si je me consacrais uniquement à l'art, glisse-t-elle. Il faudrait que je puisse adapter mon travail à la demande, et puis choisir une direction : les costumes, la céramique, les portraits ? Ou bien la mosaïque ? On m'a dit que j'étais très douée pour cela ». Sous une lampe, on admire une mosaïque en cours de création pour la maison d'un ami, avec l'inscription « L'Aventure est de l'autre côté »... On souhaite à Joëlle de réussir à passer définitivement de l'autre côté du miroir, et de faire de ses rêves une réalité à part entière. ●

land

12.01.2024

L'ENDROIT



Bao8

La rue Joseph Junck n'est sans doute pas la plus attirante des adresses, mais entre les cabarets, les kebabs, les clubs de sports et la faune bigarrée qui y traîne, de nouvelles enseignes gourmandes voient

le jour, pariant sur la gentrification du quartier. Après le Ramen Shifu, un autre concept asiatique vient d'ouvrir ses portes, le Bao8. Une fois la porte (tenue par un vigile le soir) passée, on oublie complètement le côté décati de la rue pour plonger une atmosphère chic assez sombre, en noir et blanc : long bar, tables en marbre et laiton, assises confortables, plantes (artificielles) au plafond (photo : fc). Avant de tester les baos, on y a savouré un tataki de bœuf hyper tendre, avec une marinade au soja tout ce qu'il y a de plus réussie et on est tombé en amour avec le Chicken

Karaage. Ce classique de la *street food* japonaise consiste en morceaux de poulet frit qui font trempette dans une sauce moutardée un peu sucrée. C'est réconfortant et totalement addictif. Le nom du resto n'est pas usurpé : le bao est la star de la carte, avec trois choix de viande et en végétarien. Le pain cuit à la vapeur est tout gonflé et rebondissant, la farce est généreuse et une mayonnaise au wasabi réveille les papilles. On ajoute une carte de cocktails joliment travaillés, un service souriant et attentif et des prix plutôt doux... On sait déjà qu'on y retournera. FC

DAS DING

5G-Schutz

Über Letzshop wird der „Hamoni Harmonisierer“ verkauft, ein Gerät, das „hochwirksamen Schutz gegen Elektromog, 5G, Wlan, Handy, Stromnetz und Erdstrahlung“ verspricht. Ein Forschungsteam habe „in vielen Lebensjahren“ sein „Herzblut in die Entwicklung“ dieses Geräts gesteckt, weshalb nun „die 5-G-Apokalypse abgesagt“ sei. Kunden dieses Elektromog-Schutzschildes könnten die Entwickler – von der Ausbildung her Physiker

(universitäre Affiliationen sind allerdings nicht auffindbar) – im Umfeld von Akut finden. Die Aktionsgruppe für Umwelttoxikologie wird von dem ehemaligen Grünen-Abgeordneten Muck Huss präsiert. Der Verein berichtet, dass seit 30 Jahren regelmäßige Anfragen zu Elektromog eingingen, der von kabellosen Telefonen, Wlan, Babyphones oder Hochspannungsleitungen ausgelöst werde. Auf ihrer Internetseite gibt Akut eine ganze Palette an möglichen Folgen von elektromagnetischen Strahlungen an: Schlafstörungen, Allergien, Depressionen, Herz- und Kreislaufstörungen oder Krebs.

Unklar ist, ob die Zusammenhänge, wie Akut sie schildert, tatsächlich bestehen. Zumindest was elektromagnetische Strahlungen betrifft, bezieht die WHO klar Position: Sie sieht nach Auswertung der derzeitigen Erkenntnisse nicht bestätigt, dass ein Kontakt mit schwachen elektromagnetischen Feldern gesundheitliche Folgen habe. Wer dennoch präventiv vorgehen will, kann sich für 189 Euro den „Hamoni Harmoniser“ kaufen. SM

